

NAHAR MISRAÏM
*Bulletin de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel
Des Juifs d'Égypte (ASPCJE)*

1er trimestre 2021 – N° 84

Janvier 2021

7 euros

Sommaire

- p.2 – **Editorial**
Témoignage Geoffrey Hanson
- p.6 – **Histoire des Juifs en Égypte** (4)
André Cohen
- p.10 – **Résumé du livre « Sadate » de R. Solé**
Michel Mazza
- Portraits :**
- p.15 - Deux femmes juives d'exception :
Didar Fawzi et Aimée Beressi
André Cohen
- p.19 – Recette des Rosquettes d'A. Beressi
Epicurious.com
Eli Ben Zaken
Journal Libération
- p.21 – Mémoire vivante d'un ingénieur du
Canal de Suez Jérôme Baconin
- p.26 - **Dans la presse :** Bassatine
Journal « al- Monitor »
- p.28 - **Fiches de lecture :**
Patria Victor Attas
Apeirogon Marcelle Cohen
Mémoires du Caire : Ronald Cicurel
Claude Guetta
- p.31 – **Livres à lire**
André Cohen
- P.32 – **Nos lecteurs nous écrivent**



Le bureau



Dispersé et masqué de l'ASPCJE



*Vous souhaitez une excellente année 2021
Et forme le vœu de vous revoir très vite.*



Bulletin trimestriel - Abonnement (4 numéros) : 30 euros - Adhésion à ASPCJE : 20 euros par an -

Abonnement + Adhésion : 50 euros

Secrétariat et abonnement : André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS - Tél. : 01 45 35 29 86

Courriel (e-mail) : aspcje@gmail.com

Site : www.aspcje.fr

Présidente Nadia CHALOM

Directrice de la rédaction Nanette Harari Damoiseau

Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse : 0316 G 87774

Imprimerie Moderne de Bayeux, 7 rue de la Résistance – 14400 BAYEUX

ISSN: 0249-80

Éditorial

Chères lectrices et chers lecteurs,

Notre année 2020 se termine dans une situation que nous étions loin d'imaginer à son démarrage.

Nous avons tous subi une peine d'emprisonnement, baptisée avec délicatesse « confinement ». Certains de nos proches ont été touchés par cette nouvelle maladie du COVID 19 ou même en sont morts. Notre vie sociale, déjà très perturbée par la fermeture des commerces dits non essentiels et des activités culturelles, est aussi réduite au niveau de notre association. Nous ne pouvons plus réunir nos cercles de lecture, lieux d'échanges et de convivialité.

Nous vous proposons donc d'y palier en définissant notre activité culturelle diffusée trimestriellement, par notre bulletin *NAHAR MISRAÏM* sur 3 niveaux :

- La rubrique « livres à lire », que vous connaissez déjà, rédigée par André Cohen, qui signale en quelques lignes les ouvrages qui sont particulièrement intéressants.
- Une nouvelle rubrique « fiches de lecture », que nous avons inaugurée dans le bulletin précédent, qui est censée compenser l'absence des cercles de lecture. La taille de chaque fiche serait de l'ordre d'une page.
- Enfin, un « résumé de lecture », sorte de *Reader's Digest*, beaucoup plus détaillé, que nous diffuserons sous forme de feuilleton en plusieurs parutions, et résumant un ouvrage. Nous essaierons autant que possible de présenter en priorité des auteurs que nous aurions dû recevoir dans nos cercles de lecture.

Nous espérons compenser par cette organisation ces réunions qui nous manquent tant ; mais nous gardons néanmoins l'espoir d'une amélioration pour la nouvelle année. La lutte contre le terrorisme qui nous a encore frappés en 2020, et l'espoir d'un vaccin efficace sont les deux vœux les plus importants que nous formulons pour 2021. A vous revoir heureux et en bonne santé.

Victor Attas

Témoignage

Ce texte a été écrit par un Juif d'Égypte de ma génération maintenant décédé. Ces lignes m'ont ému : je revoyais ma vie à Héliopolis et je ressentais les goûts et les parfums de mon enfance... J'ai voulu le partager avec tous ceux qui, comme moi, ont la nostalgie de cette époque, à jamais révolue, mais qui reste ancrée dans nos cœurs !

Geoffrey Hanson, Center of studies Jewish Egyptian heritage, Ramat Gan, Israël

« Avec le ciel au Caire, le ciel d'avant la construction du grand barrage d'Assouan, d'une incroyable pureté qui prenait toutes les nuances de bleus depuis l'aurore jusqu'au crépuscule. Les nuages très rares, la pluie presque inconnue et les nuits étoilées.

Je regardais parfois avec ma sœur et les copains de mon âge, depuis le parking à voitures du Héliopolis Sporting Club, au loin, l'écran muet du Palace, le cinéma de plein air qui projetait des films américains en technicolor où nous allions parfois en famille manger du Sémit et guebna (petit pain rond au sésame accompagné d'un morceau de fromage dans un papier huileux) avec un Pepsi pendant l'entracte.

Je me rappelle de l'Héliopolis Sporting club qui me paraissait immense avec ses jardins pleins de fleurs de toutes sortes, bien entretenues comme les Anglais savaient les faire dans leurs colonies quand ils disposaient d'une armée de jardiniers rémunérés en monnaie locale. Car la livre égyptienne ne partageait avec la livre anglaise que le nom.

C'est là que j'ai appris à nager dans sa piscine de plus de 30 mètres, ses plongeurs élevés, les tables et parasols disposés tout autour où nous nous faisons servir les après-midi des collations délicieuses, les bains nous ayant ouvert l'appétit et les terrains de tennis, tous en terre battue avec des ramasseurs de balles à disposition, enfants de nos âges qui n'avaient jamais connu l'école mais courraient pieds nus pour nous servir, sans qu'à l'époque je puisse comprendre ce que cette injustice avait de choquant

J'ai souvenance des brises légères qui emportaient des parfums de jasmin, de bougainvilliers et de roses dans l'air attiédi des soirées estivales de Ras el Bar, village de maisons en torchis, de huttes et de cabanes situées dans le delta du Nil ou nous passions les vacances d'été entre la mer Méditerranée et le fleuve.

Et les locomadis, délicieuses friandises grecques que les vendeurs à la sauvette distribuaient le long des plages aux cris de "Kiiiriak Konkanti Pistachi!! avec des glaces italiennes élastiques et les limonades (gazouzas) ou Spathis

Il me revient aussi les litanies chantantes des vendeurs ambulants à Héliopolis que nous hélions depuis notre balcon. Souvenirs gustatifs surtout, mais c'est dans ces âges-là que se forme le goût et les dégoûts.

Le vendeur de jus de réglisse, sa bonbonne en verre munie de son petit robinet accrochée sur sa poitrine avec une lanière de cuir, se servait de deux timbales comme des castagnettes pour se faire entendre au loin avec son cri (héerr 'èousss). La canne à sucre (assab) fraîche liée en fagots dans une petite charrette, le vendeur qui avec son couteau enlevait l'écorce dure pour nous donner le cœur tendre de la tige que nous mâchonnions ravis sur le balcon, le jus de canne dégoulinant sur le menton.

Et les portions d'Amar el Din (pâte d'abricot séchée) dont nous faisons des cornets dans lesquels nous glissons un glaçon pour ensuite en sucer la pointe.

Souvent nous dégustions le caca chinois (bâtons de tehina et sucre de couleur jaune) Assaleya en arabe, acheté dans un étalage de fortune au bas de la maison, assis au balcon en regardant le soleil couchant qui se fixait un instant sur la pointe des Pyramides au loin, du côté de Guizèh dans le poudrolement des sables du désert. Ou était-ce le soleil levant, je ne sais plus.

Je me souviens des vendeurs de figues de barbarie (tin choki) et leurs charrettes à bras qui mettaient à rafraîchir leur marchandise hérissée de piquants sur des pains de glace et nous les épluchaient à mains nues pour quelques millièmes de piastre.

Je revois les fruits de mon enfance, cultivés, je devrais dire élevés, sans autres engrais que le limon fertile du Nil, irrigués de façon ancestrale par son eau, qui prenaient tout leur temps pour mûrir réchauffés par le soleil brillant d'Égypte.

Leur goût incomparable que je n'ai jamais retrouvé bien que j'aie depuis, sillonné toutes les latitudes.

Les melons d'Ismaïlia jaunes, gros et oblongs à la pulpe blanche et douce, qu'on servait préparés en tranches dans leur peau si fine qu'ils étaient difficilement exportés même dans les régions limitrophes.

J'ai encore en bouche après plus de 50 ans la saveur des dates noires fraîches, les Balahs Ame'hate dont la peau fine se retirait sur un simple pincement des doigts. Je me souviens des palmiers dattiers altiers qui punctuaient le passage du tram sous nos fenêtres et que nous apercevions depuis notre balcon avec encore des dates rouges, les Zaghoul, plus sèches que les noires ou marrons mais pas moins délicieuses.

Les fameuses mangues Alphonse douces sans âpreté, à la pulpe orangée sans filaments qu'on mangeait coupées en deux à la petite cuillère, dont je n'ai plus rencontré l'équivalent ni en Afrique ni en Asie ni aux Indes.

Les grenades qu'on écosait rouges avec leur pédoncule blanc que nous préparions dans un bol d'eau de fleur d'oranger, les figues de toutes espèces, oblongues ou rondes, vertes, marrons ou brunes, les batikh, pastèques énormes rouges et juteuses dont on faisait frire et saler les pépins pour les offrir en apéritif.

Les goyaves, fruit négligé de ce côté-ci de la Méditerranée, les bananes sucrées, les oranges, petites mais très juteuses, et ce fruit oublié que nous appelions les oranges amères, qui servait à faire des confitures comme la marmelade anglaise. Il y avait aussi les mandarines aux larges tranches, Youstafandi, les raisins de toutes les couleurs noirs, rouges, verts parfois sans pépins ('enab banati) et les abricots (mechmech) que je remangerai, fel'mechmech c'est à dire aux calendes grecques.

Je repense à la saveur des légumes, des tomates odorantes et fermes, les courgettes qu'on cuisinait souvent farcies de riz et de viande hachée, relevées d'oignons et de tomates, le fameux Mahchi Koussa, les aubergines, les cornes grecques (Bamia) que je cite pour mémoire mais que je n'ai jamais apprécié, les laitues aux longues feuilles craquantes et blanches avec leurs cœurs si délicieux, de la taille d'une grosse carotte, et les petits concombres acidulés.

Pour tuer le temps à l'heure des bavardages de fin d'après-midi, dans les cafés bruyants, on grignotait les pépins de pastèque noirs, ou blancs de tournesol et de courge, le lébb, qu'on recrachait élégamment par terre, les pistaches grillées (fosdok) , les olives noires et vertes (zétoun) accompagnées de fromage blanc salé, les cacahuètes à la fine pellicule, (foul soudani), les termess jaunes (lupin) fades qu'on servait dans de l'eau pour en attendrir la peau et enfin toutes sortes de légumes marinés de la tradition, les mekhaléls, que les adultes picoraient avec leur Zebib (Arak) ou leur bière Stella, le tarbouche de guingois et la chicha au bord des lèvres, jouant au tric-trac (backgammon) ou aux dominos.

Les rues étaient encombrées et sales, mais pleines de vie et d'activité, rythmées par les klaxons incessants des voitures américaines ou anglaises qui répondaient aux vociférations et insultes des âniers et charretiers d'un autre âge : Emchi Ya Ibn el Charmouta !

Et les dîners avec le pain Chami blanc et léger qu'on prenait pour saucer sans façons, dans le plat central, la Tahina (sauce blanche de sésame à l'huile), le Hommos au pois chiche ou le Babaghanouch aux aubergines. Je me souviens aussi de ces aubergines lentement poilées à l'huile (bétingan merra'ade), la molokhéya soupe verte servie avec du riz blanc et du poulet cuit, si délicieuse malgré son aspect répugnant pour les non-initiés.

Il y avait aussi le Foul médamès, plat national égyptien, les grosses fèves marrons baignant dans leur jus avec de l'huile d'olive, du jus de citron, du cumin et des œufs durs, agrémentées d'oignon blanc et, le secret pour lui donner sa consistance et sa couleur, une poignée de lentilles jetées pendant la cuisson.

Ces mêmes lentilles jaunes dont on faisait aussi une soupe délicieuse le 'Aatts.

Les Falafels (Ta'méya) larges et plates qu'on trouve aujourd'hui partout, pâles succédanées, de New York à Londres en passant par Amsterdam ou Paris, les Kobébas arrosées de Tahina, avec des tomates coupées en petits dés qu'on fourrait dans le pain Chami ou le pain Baladi et les Koftas à l'oignon et au persil ou les Béléhatés souvent en sauce accompagnées de pommes de terres poêlées (batata séfrito).

Pour les desserts nous avions le choix : les Sambousecks, les Ménénas fourrées aux dates, les Konafas aux pistaches ou à la crème de lait fraîche (eichta), les baklawas farcies de fruits secs ou les Atayefs arrosées de sucre liquide, surtout pas de miel, les Asabigh bé Loz, pâte feuilletée fourrée aux amandes, enfin plus simple mais notre régal, la Halawa ou la confiture de roses avec de la eichta. Car le lait en ce temps-là était frais, ni traité ni pasteurisé, vendu par des laitiers qui faisaient leur tournée en carriole tirée par un âne.

Avec une louche ils puisaient au Rotoli (mesure) et remplissaient nos seaux, « safihs » spéciaux en étains aux couvercles vissés. Mais ce lait délicieux donnait à profusion une lourde crème onctueuse et douce qui servait pour les desserts.

Les jours de fête nous allions chez Groppi au Caire, puis à Héliopolis où il venait d'installer une succursale, manger des glaces ou des gâteaux occidentaux, éclairs au chocolat ou millefeuilles, quand ce n'était carrément la virée, chez Mansoura installé lui aussi à Héliopolis. On me dit que Mansoura est à présent installé à Brooklyn où il fait le bonheur de la diaspora égyptienne et les délices des américains.

A Ras El Bar c'étaient les Fétiras du Fatayeri, sorte de pizzas sucrées qu'on se délectait de manger avec les mains. Les balades sur le Nil à bord des felouks...

En ce temps-là, en Égypte les réfrigérateurs étaient plus que rares, d'ailleurs leurs moteurs importés étaient souvent en panne avec les à-coups imprévisibles de la distribution électrique locale, mais il y avait les glaciers que les marchands ambulants alimentaient en pains de glaces, qu'ils montaient dans les étages sur leurs larges épaules pour quelques piastres.

Évidemment on ne connaissait pas les congélateurs, toutes les marchandises alimentaires étaient du jour, achetées sur les marchés permanents de plein air ou chez les vendeurs ambulants. Il y avait aussi des mouches qu'on balayait nonchalamment avec les chasse-mouches de crins de cheval ou les tue-mouche en forme de tapettes qui écrasaient mouches, moustiques ou fourmis sur les tables servies sans que personne n'y trouve à redire.

L'air chaud des appartements ne connaissait pas l'air conditionné, les ventilateurs fixés au plafond le brassaient dans un doux murmure mais les persiennes restaient closes pendant la belle saison jusqu'à la tombée du jour pour tenter de combattre la chaleur soporifique des étés égyptiens. Pourtant les constructions d'alors savaient encore prendre en compte le climat et ménager des courants d'air.

L'eau que nous buvions venait des Gargoulettes (Olla, cruche en grès) disposées dans les coins et qui en suintant, lui maintenaient une fraîcheur étonnante.

Les spectacles de marionnettes ('Aragoze) se donnaient sous nos fenêtres pour quelques piécettes lancées depuis les étages, ou bien délivrées dans de petits paniers accrochés avec des ficelles qu'on déroulait depuis les balcons, Il y avait aussi des programmes alternés comme le montreur de singe, ou les chanteurs et danseurs de rues, avec leurs pipeaux et leurs tambourins (Tarabokkas), leurs turbans et leurs cannes agités autour de la danse du ventre de danseuses dénudées et gracieuses.

A cette époque, outre le français ou l'anglais selon le choix parental du modèle éducatif, nous parlions tous l'arabe car nous étions élevés par nos nourrices égyptiennes (nos dadas) qui ne s'exprimaient que dans cette langue. Le bus de l'école venait nous chercher le matin à 6h45 pour nous emmener au Lycée Franco-égyptien près de l'aérodrome d'Almaza car on travaille tôt en Égypte pour éviter la chaleur de l'après-midi; mais c'est une chaleur sèche qui, bien que supérieure à celles que j'ai pu rencontrer en Afrique de l'Ouest ou en Asie, n'est pas aussi éprouvante car dénuée de cette humidité qui vous colle à la peau. Et nous revenions vers 13h30 déjeuner légèrement pour nous préparer à la sacro-sainte sieste d'une heure ou une heure et demie, suivie par les devoirs à faire et ensuite, yalla bina, les jeux, les rires avec les voisins, les amis.

Pas de télévision bien sûr, ni même de radios intempestives, le téléphone était un luxe, simplement de temps en temps, le chant apaisant des muezzins appelant à la prière et rythmant nos journées cinq fois par jour

Et je revois Alexandrie, l'élégance majestueuse de sa Corniche, sillonnée de calèches découvertes, ('arabeya hantour) les plages populaires de Sporting, Sidi Bichr et de Mandara ou celle plus élitiste de Agami beaucoup moins fréquentée car plus éloignée, plus dangereuse avec ses courants qui picotaient les pieds des baigneurs et son sable éclatant de blancheur d'une texture si légère.

On pénétrait sans appréhender le froid pour se baigner dans les eaux de la Méditerranée qui sont chaudes sous ces latitudes, et nous passions des heures à jouer sur les plages sous le regard bienveillant des parents et amis qui nous surveillaient du coin de l'œil.

Aux pieds des Pyramides, il était de bon ton de prendre le thé (chaï) à l'anglaise ou le café turc (Ahoua) qu'on commandait moyennement sucré (mazbout) au Mena House, l'hôtel de luxe sur la route de Guizèh, face aux sables du désert. Et je me souviens quand arrivait le Khamsin (cinquante), le vent chaud du désert qui tous les ans soufflait quelques cinquante jours entre mai et juin et recouvrait la ville comme un brouillard d'une fine pellicule de sable, il fallait calfeutrer fenêtres et portes pour tenter, généralement sans succès, d'endiguer le sable qu'il transportait et qui s'infiltrait partout.

Les Égyptiens vivaient alors en bonne intelligence avec les autres communautés, les coptes, descendants de l'époque pharaonique qui étaient chrétiens, les Grecs orthodoxes, les Arméniens, les Turcs descendants de l'empire ottoman qui avait longtemps été la puissance tutélaire du pays, les Syriens, musulmans ou catholiques, comme du reste les Libanais, les Soudanais (Barbari) souvent employés aux tâches subalternes, et quelques Français et Anglais fixés là pour maintenir une présence après s'être disputés le protectorat de l'Égypte du temps de Mohamed Ali et s'être activés pour soutenir Montgomery contre Rommel pendant la seconde guerre mondiale.

Les Juifs avaient leur quartier spécifique, le Haret El Yahoud, dans le quartier des affaires du Mouski proche également du profond Bazar du Khan Khalili, mais ils se mêlaient, sans se distinguer, à tous les autres. Les différences étaient acceptées, et loin de provoquer des affrontements, permettaient un enrichissement, chacun se servant chez l'autre de ce qu'il y avait de remarquable dans sa pratique religieuse, sa culture ou ses traditions. Je me souviens de mes parents, me disant pour marquer une fatalité, Rabbena Kébir (D.est grand).

En ce temps-là l'Égypte était le phare culturel du monde arabe, ses films, comédies musicales, romances ou drames étaient diffusés partout dans le monde où l'on parle arabe, et les acteurs jouissaient d'une popularité qui dépassait et de loin, les frontières. Faten Hamama, Naguïb el Rihani sorte de Raimu, et Ismayîl Yassin sosie de Fernandel, Choukhoukou, et la sublime Samia Gamal, comédienne mais surtout danseuse du ventre inégalée. Ses chanteurs et chanteuses, Om Kalsoum, Farid el Atrach, Abdel Wahab, ou le jeune Abdel Halim Hafez étaient écoutés dans le monde entier et je suis resté, encore aujourd'hui, très sensible au charme de ces films populaires et de ces mélodies sentimentales.

Les fêtes religieuses des uns et des autres étaient respectées partout, Ramadan, Kippour, Noël et notre préférée Cham el Nissim, la fête du printemps, pleine de fleurs et de bruits, puisque les enfants étaient exceptionnellement autorisés à se répandre dans les rues en faisant claquer des pétards. Il y avait peu de femmes voilées dans les villes, la religion pourtant omniprésente était bonne enfant, et la verve des Égyptiens, qui sont véritablement les méridionaux du monde arabe, pouvait se donner libre cours avec humour et légèreté.

Je garde aussi vivace le souvenir de la Citadelle où les Mamelouks avaient été exterminés par surprise un siècle plus tôt, qui était un lieu de visite obligatoire pour les écoles, où on nous montrait l'empreinte encore gravée sur la pierre d'un cheval avec lequel son cavalier s'était précipité du haut des remparts pour tenter d'échapper au piège.

Et nous aussi nous fûmes pris par surprise. La piteuse campagne du canal de Suez en 1956 a mis fin brutalement à cette douceur de vivre, les gouvernements français de Guy Mollet et anglais d'Anthony Eden n'ont pas mesuré les effets collatéraux de cette guerre avortée.

Le président américain Eisenhower, sur injonction des Soviétiques, a finalement imposé de rebrousser chemin alors que les troupes franco-anglaises avaient pénétré dans le pays et se trouvaient à une centaine de kilomètres de la capitale. Dans la foulée, Nasser a expulsé la plupart des non-musulmans qui vivaient là depuis des générations, en spoliant leurs biens, sans préavis, sans compensation et sans états d'âme.

Le temps a passé sur ces événements. Avec le recul on peut considérer que les changements étaient inscrits, inéluctables, et même s'ils ont été trop brutaux, nous eûmes, pour la plupart, de la chance dans notre malheur, la chance d'en réchapper sans avoir subi les atrocités qui sont devenues communes aujourd'hui.

Je garde ma tendresse au peuple égyptien, qui s'est montré en la circonstance fidèle à lui-même, jamais sanguinaire et généralement ennemi de la violence quand il n'y est pas poussé par de faux prophètes.

La guerre du canal de Suez en 56 a marqué le début du voyage, j'avais 10 ans. Je n'avais jusqu'alors connu que l'Égypte et son Histoire, le sommet des Pyramides était l'horizon que je contemplais de ma fenêtre d'Héliopolis, et ma vie s'écoulait au rythme des eaux du Nil qui coulent paresseuses au Caire pour aller épouser la Méditerranée que le grand fleuve prend entre ses deux bras à Damiette et Rosette.

Histoire des Juifs en Égypte (4^e partie)

Nous avons abordé dans le précédent numéro de Nahar Misraïm la situation des juifs d'Égypte lors de la guerre menée par sept états arabes contre le jeune Israël.

Examinons maintenant la période allant de 1948 à l'année 1952 qui a vu des événements extrêmement importants pour les juifs d'Égypte tels que l'incendie du Caire du 26 janvier puis la prise du pouvoir par les militaires le 26 juillet. Mais revenons rapidement à la situation de l'Égypte à la suite de la guerre de 1948 et de la période allant jusqu'à l'année 1952.

L'Égypte avait déclaré la guerre à Israël le 15 mai 1948 selon la volonté du Roi, contre l'avis de l'armée et sous la présidence de Mahmoud Al Nokrachi Pacha (1888-28 décembre 1948), assassiné le 28 décembre 1948. Il est

rapidement remplacé par Ibrahim Abd el Hadi Pacha (14 février 1896-18 février 1981) du parti saadiste dissident du Wafd. Il forme un cabinet de transition qui ne dure que jusqu'au 26 juillet 1949 et dont la tâche principale est de sortir l'Égypte de l'impasse d'une guerre perdue.

Abd el Hadi Pacha

Dès le 8 janvier 1949 Ralf Bunche annonce que l'Égypte accepte d'entamer le dialogue avec Israël et le 12 janvier ces négociations commencent sur l'île grecque de Rhodes. Elles s'avèrent laborieuses et sont interrompues le 12 février par le meurtre de Hassan el Banna. Toutefois elles aboutissent le 24 février 1949 par la signature d'un accord d'armistice. La frontière israélo- égyptienne est fixée suivant la frontière de 1906 à l'exception de la zone de Gaza qui revient à l'Égypte. Israël libère les troupes égyptiennes encerclées par les Israéliens à Faluja. Toutefois Moshé Sharett ministre des affaires étrangères considère ces lignes d'armistice comme provisoires.



Le 29 juillet 1949 Abd el Hadi cède la place à Hussein Sirri Pacha. (1892-1960).

Ibrahim Abdel Hadi avait donc conclu un armistice avec Israël et à cause de cela il a été arrêté en 1952 par les officiers de la révolution, et condamné à mort. Par la suite la sentence fut amoindrie pour de la prison à vie. Il a été libéré pour cause de maladie.

Hussein Sirri Pacha

Hussein Sirri Pacha n'occupe le poste de Premier ministre que durant une courte période : du 26 juillet 1949 au 12 janvier 1950 et il est chargé de former un cabinet de coalition auquel participe le Wafd afin d'organiser des élections législatives. C'est un haut fonctionnaire, diplomate et ingénieur mais n'ayant jamais été premier ministre. Des complications avec le Wafd sur le découpage électoral font démissionner ce dernier et Sirri Pacha est contraint en décembre de former un cabinet neutre composé d'indépendants pour assurer les élections.

Ces dernières ont lieu en deux tours les 3 et 10 janvier 1950. Elles sont gagnées par le parti wafdiste qui remporte 225 sièges, suivi des saadistes 28 sièges et du parti libéral constitutionnel de Ali Maher qui remporte 26 sièges. Divers petits partis s'attribuent les sièges restants, mais notons que pour la première fois un parti démocratique socialiste obtient un siège.

Moustapha Al Nahas Pacha



Moustapha Al Nahas Pacha (15 juin 1879-23 août 1965) successeur de Saad Zaagloul devient premier ministre jusqu'au 27 juillet 1952. Cette élection ne plaît pas beaucoup au Roi qui avait vu les anglais le lui imposer comme premier ministre le 4 février 1942.

Ce fut un changement très important à tel point que Le Journal d'Égypte titre "Renouvellement politique". Cette relative longue période de deux ans (vu la très courte durée des autres ministères) a vu plusieurs événements advenir sur le plan politique de l'Égypte.

Mais avant cela examinons ce qui se produit dans le milieu des juifs d'Égypte et des autres communautés dites étrangères. Elles sont très satisfaites de l'arrivée du Wafd au pouvoir. On a vu dans les articles précédents que ce parti fondé par Saad Zaagloul comprenait plusieurs juifs dans ses rangs tel que les avocats Castro, Benzakein et d'autres. C'était le seul parti qui acceptait des juifs dans ses rangs et bien qu'en 1950 aucun juif n'en fasse formellement partie, ils avaient une certaine proximité avec ses dirigeants, malgré le fait que Nahas Pacha avait participé en 1936 à la création d'un Haut comité arabe pour défendre les droits du peuple palestinien.

Mais cela n'a pas empêché les juifs de se sentir rassurés par ce ministère. Quelques 13000 juifs avaient quitté le pays entre 1948 et 1950, mais c'étaient surtout des sionistes, des communistes et des juifs très pauvres du quartier populaire de Hart el Yahoud du Caire ou du quartier du port d'Alexandrie. Le reste de la population juive se sentait très bien en Égypte et ne trouvait aucune raison de quitter le pays. Il faut souligner que durant ces années la vie culturelle était très intense.

La radio égyptienne avait un programme en anglais, en français et une revue intitulée "Cairo Calling" en donnait le programme complet.

Je me souviens d'un programme des mardis et vendredis soirs intitulé "Le concert des auditeurs" animé par Nicole d'Arcy, de son vrai nom Léa Levi, et qui nous a fait découvrir la chanson française et tous les nouveaux artistes.

Léa Levi a quitté l'Égypte et a émigré à Paris. C'était un programme où l'on pouvait demander des chansons à la demande ou à destination d'une tierce personne, avec un message personnel. Nous avons ainsi découvert Yves Montand, Georges Guétary, ainsi que de nombreux chanteurs à la mode. Je me souviens également d'un programme littéraire animé par un certain Gabriel Enkiri. La communauté juive se sentait rassurée et Israël était dans les cœurs, mais à l'intérieur du foyer familial.

Les activités des mouvements sionistes tel que la Shomer Hatsair ont repris leurs activités d'une manière semi-clandestine, ce qui n'a pas empêché certains de ses membres dont moi-même de participer en juillet 1950 à un congrès en France. Je suis certain que la police était au courant mais laissait faire.

Les plages faisaient le plein et des compétitions sportives se déroulaient entre la Maccabi et des clubs grecs et même égyptiens.

Les troupes de théâtre venaient donner des représentations en Égypte et les abonnements à la saison théâtrale s'achetaient bien en avance. Je me souviens de la venue en Égypte de Louis Jouvet, et nos enseignants nous avaient incités à aller écouter une de ses conférences. De même nous avons eu la visite d'une troupe dirigée par Jean Cocteau avec Jean Marais. Ils ont joué la pièce de Cocteau "Les parents terribles", ainsi qu'entre autres la pièce de Molière "Don Juan".



La Comédie française venait chaque année pour une semaine de représentations au Caire et une autre à Alexandrie. Les ballets du Marquis de Cuevas ont donné de belles représentations dont « Le lac des cygnes » ou « Gisèle ».

Les troupes françaises se produisaient au théâtre Mohammed Ali, devenu aujourd'hui l'Opéra d'Alexandrie, tandis que des troupes d'opéra se produisaient au théâtre Alhambra actuellement détruit.

Je me souviens avoir assisté au poulailler de ce théâtre à la représentation du « Barbier de Séville ». Des troupes moins importantes se produisaient dans des lieux moins prestigieux, tels que le théâtre Moassat.

La troupe de la Comédie Française en tournée en Egypte

En dehors de cela des conférences et des expositions de peinture avaient lieu dans une institution appelée "Les Amitiés françaises". C'est dans ce lieu que j'ai assisté à la représentation de la pièce "En attendant Godot" de Samuel Beckett.

Des récitals ou des concerts de pianos se tenaient également à la salle des fêtes du Lycée français.

Je crois me souvenir d'un récital de Charles Trenet.

Les cabarets tels que Athinéos ou l'Auberge bleue faisaient le plein, et des vedettes s'y produisaient dont Renée Lebas. Le dimanche après-midi s'y tenaient des concerts classiques. On a même eu la visite d'Yves Montand. Enfin, on peut dire qu'Alexandrie n'avait rien à envier à d'autres grandes capitales.

Pendant ce temps la vie politique continuait, mais la communauté étrangère ne s'y intéressait pas trop.

Nahas Pacha, qui avait été un des signataires du traité anglo-égyptien de 1936 s'est trouvé devant la colère du peuple à vouloir le dénoncer. La guerre étant terminée, la population ne trouvait aucune raison d'une présence anglaise au Caire et à Alexandrie.

Mais les conditions économiques du pays s'aggravaient. La guerre était finie depuis bientôt 5 ans et l'Égypte ne profitait plus de la manne qu'elle obtenait de la présence des militaires étrangers qui y dépensaient leur solde et qui alimentaient le marché noir. En cinq ans l'indice des prix a subi une hausse de quatre cent pour cent et les salaires, malgré une indexation ne suivent pas.

La communauté étrangère s'en sort mais la masse des ouvriers et des paysans souffre. La dette britannique due à l'Égypte tarde à être réglée. Toute cette situation produit des manifestations souvent très violentes et violemment réprimées, réclamant le départ des troupes britanniques et la hausse des salaires.

Nahas Pacha est contraint d'entamer des négociations avec le Foreign Office, mais malgré une bonne volonté réciproque elles n'aboutissent pas.

Le gouvernement égyptien acculé convoque le 6 octobre 1951 une session extraordinaire du parlement au cours de laquelle il fait voter l'abrogation du traité anglo-égyptien de 1936.

L'Angleterre est contrainte d'évacuer le delta du Nil et ses troupes se replient sur la zone du canal de Suez.

Mais cela ne suffit pas car le peuple veut un départ complet et des mouvements de guérilla s'activent en faisant sauter des ponts, des dépôts et des installations militaires. Le 26 janvier 1952 un bataillon de la police auxiliaire égyptienne (Boulouk Nizam) est encerclé à Ismaïleh et est sommé de se rendre. Des ordres venant directement du ministre Sarrageldine leur demandent de résister en dépit de leur infériorité. Une bataille s'ensuivit qui fit une quarantaine de morts chez les policiers égyptiens mal préparés à affronter l'armée britannique ; cette dernière subit également cinq morts. D'après le journal « Le Monde » daté du 26 juillet 1952 le général anglais Erskine commandant les forces britannique a agi de son propre chef et a demandé au croiseur Glasgow basé à Malte de rejoindre la zone du canal de Suez.

Le lendemain la nouvelle se répand au Caire où des groupes de manifestants se forment, qui sont rapidement débordés par des incendiaires. Vers midi le ministère des Affaires sociales brûle. Les pompiers accourent, mais sont attaqués par des groupes armés de bouteilles d'essence. Les manifestants sectionnent systématiquement les tuyaux d'eau pour empêcher l'extinction des incendies.



Des hommes en automobile lancent des ordres, consultant des listes préparées à l'avance pour désigner les immeubles à incendier ou à détruire.

Très vite, les cinémas projetant des films occidentaux tels que le Rivoli, le Metro ou d'autres sont la proie des flammes. Tout le Caire occidental est en flamme.

Pendant cet événement on essaye d'informer le Roi et les ministres mais ce dernier fête la naissance de son premier fils et ne veut pas être dérangé.

Pendant toute cette journée l'armée est enfermée dans ses casernes et la police dans ses commissariats. Ainsi le Caire brûle à cause de l'impuissance du gouvernement retenu par le Roi qui ne veut pas gâcher sa réception, quitte à laisser l'État aller à la dérive.

Le cinéma Rivoli en flammes

Voici ce qu'en dit Anouar el Sadate dans son livre "Révolte sur le Nil": L'œuvre de destruction commença vers onze heures du matin, place de l'Opéra, où la populace mit le feu aux cafés, aux bars, aux cinémas. Tous les éléments douteux d'une ville de deux millions d'habitants, l'armée des désœuvrés et des mécontents, rassemblés par un mystérieux signal, descendent vers les quartiers du centre.

Les magasins d'armes sont enfoncés et vidés. Le pillage suit l'incendie. La banque Barclays brûle. Prisonniers dans le sous-sol, des employés meurent asphyxiés. Au Turf Club il y a douze morts. De son côté, Anouar Abd el Malek écrit dans "Égypte société militaire": "Les manifestants transformés en spectateurs assistent, impassibles, aux prouesses des bandes de fascistes incendiaires qu'entourent des centaines de voyous sans emploi. A Alexandrie, l'atmosphère est lourde depuis déjà plusieurs jours. Grèves et manifestations se succèdent sans arrêt, amenant parfois l'imposition d'un couvre-feu"

Parmi les victimes se trouvaient des anglais, mais également des musulmans prisonniers des flammes. Quant aux juifs plusieurs périrent car ils étaient propriétaires des magasins du centre-ville.

D'autre part certains, en voyage au Caire, résident dans les hôtels. J'ai le souvenir d'une amie de mes parents morte lors de son séjour dans un hôtel du Caire et dont le corps complètement carbonisé ne fut reconnu par son dentiste que grâce à l'examen de sa dentition. Il semble que tous les étrangers étaient visés, mais pas spécialement les juifs.

Qui a donc mené cette action violente? D'après Gudrun Krämer dans son livre "The Jews in modern Egypt, 1914-1952", l'assertion selon laquelle les Frères musulmans, Misr-el-Fatat ou d'autres groupes seraient engagés en préparant et organisant cette violence n'a jamais été officiellement établie. Aucun responsable n'a jamais été puni. C'était une révolte spontanée contre la présence britannique et le gouvernement y trouvait son compte.

En ce qui me concerne je doute fortement de cette affirmation, car comme décrit plus haut par Anouar el Sadate et Anouar Abd el Malek des groupuscules fascistes ont profité de cet événement imprévu pour semer le trouble et s'en prendre aux étrangers. C'était aussi probablement dans le but de créer le chaos et d'en profiter pour prendre le pouvoir.

Les juifs du Caire ont été directement ou indirectement atteints par ces violences, mais cela ne les a pas particulièrement affectés. On ne signale pas de mouvement massif de départ d'Égypte. Ils rebâtissent leurs magasins détruits et reprennent leurs activités en espérant des jours meilleurs.

Quant aux juifs d'Alexandrie ils ne sont nullement atteints. C'est l'été et ils pensent surtout profiter des plages et de la saison touristique.

Le gouvernement Wafdiste démissionne et nous retrouvons à nouveau un gouvernement dirigé par Ali Maher Pacha qui dure du 27 janvier au 2 mars 1952. D'après le journal "Le Monde" du 31 janvier 1952 Ali Maher se déclare prêt à discuter avec Londres l'éventuelle évacuation de la zone du canal de Suez, tandis que Eden reste sur ses positions.

Nous suivrons dans le prochain numéro de Nahar Misraïm les conséquences de ces événements et la prise du pouvoir par les militaires.

André Cohen

Résumé du livre de Robert Solé sur Sadate.

AVERTISSEMENT :

Ceci n'est qu'un résumé de l'excellent ouvrage de Robert Solé sur Sadate. Nous avions au départ envisagé un simple compte rendu pour alimenter notre bulletin étant donné que les cercles de lecture ne peuvent avoir lieu. Cependant, à la lecture, je l'ai tellement apprécié que je n'ai pu résister au plaisir d'en faire un résumé qui ne peut rendre que très partiellement compte de l'histoire du raïs.

Il y a tout intérêt à lire le texte original qui fourmille d'informations inédites sur la vie du Président Sadate.

Sollicité, l'auteur de l'ouvrage nous a fait l'honneur de nous autoriser à publier ce résumé sur la vie passionnante de Sadate sous la forme d'articles répartis dans ce bulletin et dans ceux à venir.

Nous sommes persuadés que vous y découvrirez avec plaisir beaucoup de « dessous des cartes » concernant la personnalité et le cursus d'Anwar El Sadate.

Bonne lecture et encore merci à Robert Solé.

Michel Mazza

Qui était Sadate ? Quelles étaient ses conceptions ? Quelles relations entretenait-il avec son entourage ? Notre ami Robert Solé tentera de répondre à ces multiples questions et nous révélera de nombreuses facettes inédites de la personnalité du Président égyptien.

PROLOGUE

Anwar El Sadate fait sans aucun doute partie de ces hommes d'État qui par un geste spectaculaire a changé le cours de l'histoire en se rendant de sa propre initiative en Israël pour essayer de trouver une solution au conflit israélo-arabe. Personnage considéré à tort comme falot, lorsqu'il a succédé à Nasser, personne n'imaginait alors qu'il parviendrait à s'imposer comme leader du plus grand pays arabe.

Six ans après la guerre des six jours, il a surpris alliés et adversaires en déclenchant une guerre contre l'État juif supposé invincible.

C'est encore lui qui le 23 juillet 1952 annonce sur les ondes de Radio Le Caire, la prise du pouvoir par les « officiers libres »

Il aimait bien discuter en privé, mais ne supportait pas d'être contredit. Partisan d'une dictature dans sa jeunesse, Sadate, est resté fondamentalement un autocrate.

Devenu en occident une super star des médias, Sadate a cultivé dans son pays l'image d'un homme du peuple, sinon un paysan attaché aux traditions. Les onze années du règne de Sadate ont compté beaucoup plus que les dix-neuf années de son prédécesseur Gamal Abdel Nasser.

UNE ENFANCE HEUREUSE AU VILLAGE NATAL

Né le 25 décembre 1918 à *Mît Aboul Kom*, petit village du delta du Nil sans eau courante ni électricité, Sadate n'a eu de cesse de déclarer : Je suis né au paradis. Dans cette petite bourgade reculée, les habitants logent dans des maisons de boue séchée, qu'ils partagent avec leurs bêtes.

Pieds nus, vêtu d'une modeste *Gallabeya*, le petit Anwar, comme ses camarades, est assis par terre dans le modeste local de l'école coranique du village.

Régulièrement le petit Anwar conduit le bétail à l'abreuvoir du canal et participe aux travaux d'irrigation et de la récolte du coton. Toute sa vie, il revendiquera avec fierté son titre de paysan, et reviendra fréquemment dans son village pour se ressourcer.

Dans sa prime jeunesse, son héros, c'est : Zahrane, condamné et exécuté pour avoir tué un officier anglais en 1906, exécution accompagnée de punitions infligées à des jeunes des villages environnants.

Aussi, dira-t-il j'ai appris à haïr les anglais occupants de mon pays dès ma plus tendre enfance.

A l'âge de sept ans, Sadate est arraché à son village natal, et « propulsé » au Caire où son père a loué un modeste appartement. Le jeune garçon se retrouve brusquement dans un nouvel univers.

Sitt el Barein, la mère de Sadate n'est pas la première épouse de M. Mohamad *El Sadati* mais...la septième. Collectionnant les divorces, il épousera ensuite *Amina* qui lui donnera neuf enfants !

Sitt el Barein n'est pas la préférée de M. *El Sadati* et il n'est pas exclu que Sadate en ait gardé quelque rancœur. Sadate est un grand admirateur d'Atatürk, fondateur de la Turquie moderne ; et il fera de la biographie de cet homme d'État, son livre de chevet.

Après l'école primaire de la société de bienfaisance islamique, Sadate intègre l'école secondaire du Roi Fouad 1^{er} ; mais c'est dans un autre établissement : l'institution d'enseignement avancé qu'il obtiendra son diplôme d'études secondaires.

Entre-temps, un nouveau héros est venu s'ajouter à Zahrane et Atatürk.

Il s'agit de Gandhi qui a tout pour séduire Sadate car il lutte contre l'occupation des Indes par les anglais et pour le jeune Anwar qui les déteste, c'est donc un allié de fait.

Une constance dans sa perception de la situation : Il hait les anglais, et par-dessus tout, il veut obtenir l'indépendance de l'Égypte.

Chaque année, lors des vacances scolaires, l'écolier retrouve avec bonheur son village natal.

Un été, inspiré par les succès de Hitler, il propose à ses camarades d'organiser une marche sur le Caire.

L'échec sera total. Ceci n'empêchera pas Anwar de participer à de nombreuses manifestations « patriotiques » tout en rêvant de faire carrière dans ...le théâtre.

Répondant à une petite annonce publiée par une productrice de cinéma, il tentera sa chance, mais sur la vingtaine de candidats, à sa grande déception, il ne sera pas retenu.

UNE ADOLESCENCE MOUVEMENTÉE

Nanti de son diplôme d'études secondaires, le jeune Anwar el Sadati (Il convertira ultérieurement son nom de Sadati en Sadate) rêve maintenant de porter un uniforme, et l'académie militaire lui apparait comme une consécration, mais comment y accéder ? Ah si on pouvait faire intervenir un « protecteur » haut placé !

À l'époque, seuls les enfants de la grande bourgeoisie y avaient leurs entrées.

C'est alors que le père du jeune impétrant se souvient d'avoir servi au Soudan sous les ordres du Major Fitzpatrick, médecin dans l'armée britannique. On va donc le solliciter, ce qui fera dire plus tard à Sadate, « Le destin a voulu que ce soit un anglais qui me fit entrer à l'Académie militaire »

L'apprenti officier est tout à fait convaincu que les britanniques ne pourront être boutés hors d'Égypte que par la force, et pour y parvenir il faudra aussi renverser le gouvernement corrompu que les occupants parrainent. Aussi, attiré par les mouvements « révolutionnaires », il a provisoirement adhéré aux jeunes de MISR EL FATAT, (Jeune Égypte : Les chemises vertes).



A la sortie de l'Académie militaire, fasciné par l'armée allemande, il se fait couper les cheveux à la prussienne et se pavane avec un monocle ! Mais trêve de plaisanteries, le sous-lieutenant Anwar El Sadate est affecté au cinquième bataillon de *Manqabad*, petite ville proche d'Assiout.

C'est là qu'avec plusieurs camarades, (dont Gamal Abdel Nasser qui deviendra bientôt le leader de ce petit groupe) il va débattre de l'avenir de l'Égypte.

Sadate et Nasser ont respectivement vingt et vingt-deux ans lorsqu'ils se séparent.

Le premier va suivre l'école des transmissions près du Caire, tandis que le second est envoyé au Soudan.

Anwar loge chez son père au Caire et on lui a « trouvé » une épouse d'un an plus âgée que lui. Il s'agit de *Eqbal*, la fille du *Omdeh* (Le maire) de *Mit Aboul Kom* qui lui donnera trois filles.

À Maadi, Sadate fait la connaissance d'un prédicateur prestigieux. Il s'agit de Hassan El Banna fondateur du mouvement des frères musulmans ; doué d'un sens de la communication et de la persuasion hors du commun. Sadate est ébloui par l'éloquence de son mentor.

En 1940, Hassan El Banna ménage à Sadate une entrevue avec Aziz El Masri, ancien chef d'état-major de l'armée égyptienne, limogé pour ses sympathies pro-allemandes.

Ces rencontres sont surveillées de près par les services secrets anglais et égyptiens ce qui conduira les supérieurs de Sadate à le dissuader « fermement » de fréquenter plus avant le Général Aziz El Masri.

En 1941, muté à Marsa Matrouh à l'ouest d'Alexandrie, Sadate envisage de renverser le gouvernement en organisant une marche sur le Caire. Il s'agit ici aussi d'un lamentable échec sans suite.

En 1942, les troupes du Général Rommel foncent vers Alexandrie après avoir franchi la frontière égyptienne. La propagande allemande a beau jeu de prédire qu'une fois l'Égypte conquise, les égyptiens seront définitivement débarrassés de l'occupation anglaise, et pour Sadate, « Les ennemis de mes ennemis sont mes amis ». Ne faudrait-il pas prêter main forte aux troupes de Rommel ?

En accord avec d'autres conjurés, on va donc envoyer par avion, un message à Rommel. Mais nous anticipons ! Las ! ledit avion est abattu avant de parvenir à Rommel.

Une autre aventure rocambolesque est à inscrire au crédit de Sadate.

Ayant appris que deux espions allemands, Hans Eppler et Heinrich Sansted se sont introduits en Égypte avec de faux uniformes anglais, il s'arrange pour entrer en contact avec eux espérant par leur biais, faire parvenir un message à Rommel.

Las ! Les deux espions arrêtés par l'intelligence service n'hésitent pas à dénoncer Sadate.

Celui-ci nie toute collusion et prétend être l'objet d'une machination. Ses dénégations ne convaincant personne, Sadate est rayé des cadres de l'armée et incarcéré à la prison « des étrangers » où le régime est relativement clément. Sadate en profite pour lire beaucoup et surtout pour améliorer son anglais.

Rommel étant définitivement vaincu et les anglais ayant retrouvé toute leur assurance, Sadate répète à qui veut l'entendre : Mon seul souhait c'est de retourner dans mon village natal.

En décembre 1942, il est transféré dans une nouvelle prison où le régime est encore moins draconien, puis ce sera dans une troisième « prison » (Le pénitencier de *Zeitoun*) d'où il s'évadera avec quelques compagnons, avec une facilité déconcertante.

Ces mésaventures rocambolesques laissent à penser que Sadate disposait d'appuis haut placés.

En octobre 1944, la guerre touche à sa fin et de nombreux prisonniers « politiques » sont libérés, mais ceux qui comme Sadate ont été déferés sur ordre des anglais, ne bénéficient pas de cet élargissement.

Sadate décide alors d'entamer une grève de la faim, ce qui le conduira à l'hôpital de *Kasr El Eini* d'où il s'évadera faussant compagnie à ses geôliers. Se cachant sous une fausse identité, il sera pendant de longs mois, acculé à exercer divers métiers pour survivre (camionneur, vendeur de primeurs etc.)

En septembre 1945, la guerre est terminée et Sadate peut sortir de sa clandestinité, mais il éprouve le besoin de s'allier à divers protagonistes pour préparer des attentats contre le premier ministre Nahas Pacha (c'est un échec) puis contre l'ancien ministre des finances Amin Osman coupable d'avoir déclaré que l'union entre l'Égypte et l'Angleterre était indissoluble.

Le principal coupable arrêté ne tarde pas à accuser Sadate d'être complice de cette élimination. Incarcéré une nouvelle fois, il se défend comme un beau diable et est transféré dans un autre lieu de détention.

Reprenant son ancienne habitude, Sadate se plonge dans la lecture.

Un article du *Reader's Digest* attire son attention. On y lit : « C'est Dieu qui envoie des épreuves aux hommes pour leur apprendre à les affronter, ce qui leur permet ensuite de toujours faire face à l'adversité ». À l'en croire, Sadate affirme avoir été tellement influencé par cet article, qu'il déclare en avoir été métamorphosé...

Le procès des auteurs présumés d'Amin Osman durera huit mois, mais les conditions de détention connaîtront un réel relâchement et...Sadate pourra se rendre en taxi chez son dentiste qui...fera semblant de soigner ce prétendu malade.

Les attendus du procès sont aussi rocambolesques qu'une fable : Le principal accusé en fuite sera condamné par contumace à dix ans de détention et tous les autres prévenus seront acquittés !

L'IDYLLE

À trente ans, Sadate se voit en homme « libre ». Pas question pour lui de retourner à son épouse.

Déjà lorsqu'il était en prison, il lui avait interdit de lui rendre visite. Dès son entrée à l'Académie militaire, il s'était rendu compte qu'il n'avait rien de commun avec sa femme et qu'il s'agissait en fait d'un simple mariage rural « arrangé ».

–Si je poursuivais mon existence avec cette femme, je deviendrais un fonctionnaire sans envergure.

Aussi, au lieu de réintégrer le domicile conjugal où l'attendaient sa femme *Eqbal* et ses trois filles *Roqaya*, *Rawya* et *Camélia*, Sadate trouve à se loger modestement dans une pension à *Helwan*.

Un ami, *Hassan Ezzat*, l'invite à séjourner chez lui à Suez. C'est là qu'il fera la connaissance d'une jeune fille à peine âgée de quinze ans nommée *Jihane Raouf*. Celle-ci n'en croit pas ses oreilles lorsqu'on lui annonce la visite de Sadate dont elle a entendu parler par la presse. Pour elle, c'est un héros car elle partage peu ou prou ses opinions. Elle est révoltée par la légèreté avec laquelle l'Égypte s'est lancée dans la guerre de 1948, et elle exécute le régime corrompu du Roi Farouk.

Jihane a une autre passion : La religion. C'est une véritable croyante qui éprouve une vive admiration pour la confrérie des frères musulmans. Sadate tombe immédiatement sous le charme cette jeune et belle adolescente qui de surcroît a un teint clair très apprécié. Pour elle, bien que sombre de peau, Sadate est très beau et très élégant.



Au cours d'une promenade, *Anwar* raconte à *Jihane* ses années de prison, ses tentatives d'évasion et ses lectures préférées. *Jihane* est subjuguée mais cependant inquiète. Ses parents donneront-ils leur accord ? Sadate n'est-il pas trop vieux, pauvre et politiquement trop marqué ? Et de surcroît marié. *Anwar* a aussi des soucis d'argent. Ses économies fondent à vue d'œil, mais grâce à un ami journaliste, il parviendra à faire publier son « journal de prison » puis à se faire embaucher dans la maison d'édition qui publie son livre.

La demande en mariage ne sera pas des plus aisées. Sadate se fera passer pour un homme riche possédant terres et vergers, mais les parents de *Jihane* ne se laisseront nullement impressionner par la « richesse » de l'impétrant. Tenace et persuasive, *Jihane* finira par obtenir l'accord de ses parents, bien que les relations entre la mère de *Jihane*, *Mrs Gladys* d'origine anglaise et Sadate soient tendues.

Elle ne comprend pas que son futur gendre puisse souhaiter le départ des anglais. Sadate finira par l'amadouer en lui expliquant qu'il n'en veut nullement au peuple anglais, mais à ses dirigeants qui œuvrent pour l'occupation de l'Égypte. *Mrs Gladys* sera à son tour conquise par la personnalité de son futur gendre, et avouera à sa fille : C'est un garçon intelligent et intellectuellement honnête, avec lui, tu ne t'ennuieras pas.

Avant les fiançailles, il faut d'abord divorcer de la première épouse. En dépit des pleurs et lamentations de celle-ci, Sadate obtiendra gain de cause sans trop de difficultés.

Lors des fiançailles, la famille *Raouf* découvre les mœurs campagnardes de sa future famille, mais l'ambiance chaleureuse qui prévaut aplanit bien des obstacles.

Cependant, le père de Jihane arrache à Sadate la promesse qu'il ne s'occupera plus de politique. Ce dernier, se contentera pour quelques temps, de suivre l'évolution de la situation à la lecture des journaux.

Anwar a 30 ans et sa future épouse à peine seize ans, mais le couple n'a pas les moyens de financer un mariage. Ce sera le père de la mariée qui assumera cette charge. D'hôtel modeste en petit appartement, le couple « tire le diable par la queue » car Sadate est sans emploi fixe, et n'aspire qu'à une seule chose, c'est réintégrer l'armée.

L'ASCENSION

Ayant rendu service à un chirurgien de la marine : Youssef Rachad, (qui deviendra ultérieurement médecin personnel du Roi Farouk) Sadate lui demande d'intervenir en sa faveur afin qu'il puisse réintégrer l'armée. C'est ainsi qu'Anwar obtient une entrevue avec Haydar Pacha, commandant en chef des forces armées égyptienne, et est enfin autorisé à retrouver son grade de capitaine avec une solde de 34 livres égyptiennes.

Le voilà qui dispose maintenant d'une voiture, d'un chauffeur et même d'un domestique, payés par l'armée. Gamal Abdel Nasser sera le premier à féliciter Sadate pour cette réintégration et à l'inciter à passer des épreuves pour monter en grade.

Sadate avoue n'avoir aucune chance de passer avec succès de nouveaux examens, mais les « *Dhobbat el Ahrar* », (Officiers libres) ont le bras long.

On s'arrangera pour remplacer sa feuille d'examen par une autre contenant les bonnes réponses ; et il sera ainsi promu Major puis lieutenant-colonel.

Sadate avait promis à son beau-père qu'il ne s'occuperait plus de politique, mais ses sentiments antibritanniques étaient tels, qu'il avait de grandes difficultés à réfréner son aversion pour l'occupant de son pays.

Nasser de son côté, avait conçu une organisation qui excluait Sadate des activités antibritanniques.

En vain, car Sadate ne se priva pas de participer à quelques activités subversives telles que diffusion d'instructions aux officiers libres dans les zones où il exerçait son autorité, soutien aux militants qui harcellent les troupes anglaises en leur fournissant armes et munitions etc.

Pour mener à bien leur projet, le groupe des officiers libres éprouve le besoin de s'adjoindre une figure représentative de haut rang qui inspire confiance.

Leur choix se porte sur Mohammad Naguib qui, blessé lors de la guerre de 1948, avait suscité l'admiration de nombreux officiers, et qui s'était aussi distingué par son opposition au roi Farouk qu'il accusait de s'incliner devant l'ambassadeur de Grande-Bretagne.

En janvier 1952, les *Dhobbat El Ahrar*, persuadent Mohammad Naguib de présenter sa candidature à la Présidence du club des officiers. Il est élu à une écrasante majorité, mais cette belle victoire n'est pas du goût du Roi Farouk qui annule cette élection et nomme un homme lige en la personne du général Hussein Serry Amer. L'intervention de Farouk suscitera l'amertume des officiers bafoués.

Cette situation tendue donnera lieu à une surenchère du gouvernement Wafdiste qui jugera le moment propice pour dénoncer l'accord anglo-égyptien de 1936 rendant ainsi *de facto* l'occupation des troupes britanniques illégale. Aussi deviendront-elles la cible d'une guérilla anti colonialiste.

Ce sera l'étincelle qui mettra le feu aux poudres.

Un attentat antibritannique ayant fait dix morts, les troupes anglaises riposteront en attaquant une caserne de la police auxiliaire qui avait prêté main forte aux guérilleros. Le gouvernement égyptien donne alors l'ordre de résister, et l'assaut des troupes britanniques se soldera par cinquante morts et une centaine de blessés du côté égyptien.

Le lendemain, le Caire s'embrase. De petits groupes d'émeutiers mettent le feu à des dizaines de magasins, de cafés, de cinémas, d'hôtels etc. tous détenus par des européens.

La police n'interviendra que tard dans la soirée alors qu'une dizaine de sujets britanniques ont été brûlés vifs par la population en furie.

Ces événements dramatiques, vont précipiter le projet des *Dhobbat El Ahrar* qui craignent d'être démasqués par les services de la police politique.

Ainsi, le coup d'État prévu pour novembre aura lieu en été.

Michel Mazza

Prochain article : La révolution et ses conséquences.

Portraits

Deux femmes juives d'exception

Mon intention première était d'écrire un article sur les « précurseuses » du féminisme en Égypte et la question du port du voile. En effet à partir des années 1920 et jusqu'à la fin de la période de Nasser les femmes égyptiennes ne portaient pas le voile islamique mais souvent un léger bandeau. C'est la conséquence de plusieurs féministes courageuses musulmanes ou coptes. On peut citer Hoda Sha'arawi, Ceza Nabarawi, Safia Zaghloul, Doria Shafik Esther Fanous ou d'autres dans une période plus récente.

Je me suis alors aperçu que durant la moitié du 20^e siècle plusieurs jeunes femmes juives avaient milité dans les mouvements de gauche égyptiens avant leur expulsion du pays et avaient eu un rôle important. Je peux citer: Rosette Aladjem devenue Rosette Curiel, Aimée Setton, Lydia Allony, Diane Rossano, Joyce Blau toutes du Caire et d'un milieu que je qualifierai de classe moyenne supérieure. Elles habitaient toutes dans le quartier moderne du Caire, Zamālek, Bab-el-Louk.

De même à Alexandrie certaine femmes juives ont participé au mouvement démocratique au sein des "Amis de la culture" ou de l'auberge de la jeunesse qui se trouvait dans la banlieue est de la ville. J'ai connu directement ou indirectement certaines de ces militantes citées plus haut et j'ai voulu essayer de raconter leur parcours en me basant sur des connaissances personnelles mais surtout grâce aux livres suivants : "*Un homme à part*" par Gilles Perrault, « *A history of Egyptian Communism* », « *Jews and their compatriots in quest of revolution* » , par Rami Ginat, "*The dispersion of Egyptian Jewry*" par Joel Beinon, et par un article de notre ami Tewfik Aclimandos : "*Les gauches en Égypte*" paru dans la revue d'histoire critique ; et enfin dans une interview d'Aimée Setton Beressi réalisée par Peggy Frankston le 17 mai 2013 et conservée au Holocaust Museum des U.S.A.

(J'ai donc décidé que l'article sur les femmes musulmanes et coptes attendra le prochain numéro de notre revue.)

Didar Fawzy née Diane Rossano (1921-2011)

J'ai sur les conseils de mon cousin Alfred Cohen, rencontré dans les années 1980 à deux reprises Didar Fawzi lors de mes déplacements pour mon travail à Alger. Je savais qu'elle était une militante communiste mais j'ignorais l'importance de son combat en Égypte et par la suite à travers le monde.

Sylvie Braibant lui consacre un ouvrage publié chez L'Harmattan : "Mémoire d'une militante communiste (1948-1990). Du Caire à Alger, Paris et Genève. Lettres aux miens. »

D'où j'extrait ces passages : "Cette combattante ne renoncera jamais. Du Caire où elle est née jusqu'à Genève où elle réside, Didar Fawzi-Rossano aura vécu nombre des chaos du siècle, sous toutes les latitudes. Juive d'Égypte, elle a grandi dans une culture cosmopolite où l'on vibrait pour tout ce qui se passait au-delà des frontières." Ou encore : « En Égypte puis dans l'exil, elle construira les mouvements communistes égyptiens et soudanais, elle se battra pour la paix au Proche-Orient, elle aidera les colonisés à s'affranchir de leurs tuteurs, les démocrates à renverser les dictatures. »

Diane Rosanno est née le 20 août 1921 dans le quartier européen du Caire. Son père est directeur à la Banque nationale du Caire. Elle commence sa scolarité au Lycée français où, à quelques exceptions près, les compagnes de Diane sont juives à tel point qu'une de ses camarade Amira Hamoud s'affirme juive pour être comme tout le monde, alors que son père est égyptien et sa mère italienne. A la suite d'une fugue à l'âge de quatorze ans elle est renvoyée du lycée et elle reprend ses classes à l'Ecole Jabes.

Adolescente difficile, elle ne s'est pas présentée au baccalauréat et avec un BES elle entre compter les billets à la Banque Nationale dont son père était l'un des directeurs. En 1935, sa sœur aînée, qui la récupère lors de sa fugue, la met en contact avec Henri Curiel, qui fait alors partie des jeunes fréquentant les soirées dansantes aux terrasses des grands hôtels. A cette époque Diane n'a aucun contact avec les égyptiens si ce n'est qu'avec son Bawwab ou leur bonne Nefissa.

Elle a un flirt à l'âge de dix-neuf ans avec René Farfara, antifasciste italien proche du groupe Iskra qui habite Alexandrie. Au moment de la quitter il lui tend une liasse de feuillets: "Tu devrais lire ça". Il s'agit de cours ronéotypés sur le matérialisme historique. C'est une véritable révélation et elle est enthousiasmée par le marxisme. Elle contacte son cousin Henri Curiel, commence à fréquenter les Amitiés françaises et se lie aux



groupes d'études marxistes qui touchent cette jeunesse juive et européenne se sentant égyptienne.

Elle passe au regroupement de la Ligue ou Union démocratique antifasciste et quand l'armée allemande de Rommel menace Le Caire en 1942, elle tient la bibliothèque de la Ligue. Elle participe également à une revue : « Don Quichotte », tenue par des jeunes tels que Raymond Aghion ou Georges Henein, dont l'existence fut éphémère (six mois).

En 1942 lors d'une surprise-party elle rencontre un officier si beau qu'elle en tombe amoureuse. Elle lui demande dans quelle unité anglaise il exerce son commandement et à sa grande surprise il lui répond qu'il ne sert pas dans l'armée anglaise mais dans l'armée égyptienne. Ce jeune officier, Osman Fawzi, dont la mère est anglaise, semble frappé par la misère des soldats. Il organise pour eux des cours d'alphabétisation. C'est grâce à Diane Rossano qu'il rencontre le marxisme : Iskra d'abord puis le MELN.

Khaled Mohiedine lui rend hommage dans ses mémoires "C'était un officier d'une grande culture qui lisait beaucoup. Il parlait plusieurs langues...Il lisait avec voracité, à la recherche de réponses aux questions qui nous préoccupaient tous. Il lisait des ouvrages sur le capitalisme, le socialisme, et le fascisme...Autour de Osman Fawzi se constitua un groupe d'officiers de cavalerie, qui cherchait une nouvelle voie pour l'Égypte."

Diane et lui se marièrent le 1er septembre 1942 et ils auront deux filles Névine et Maïra.

Par son mariage elle devient donc égyptienne. En 1943 grâce à l'action de David Nahum elle rejoint avec son mari le Mouvement égyptien de libération nationale dirigé par Henri Curiel où elle mène une action d'alphabétisation en même temps qu'une lutte pour la libération sociale et la libération nationale.

Par son combat anti-nazi elle attira vers le mouvement beaucoup de jeunes juifs ainsi que des musulmans d'une classe éduquée.

Après un temps de garnison aux côtés de son mari ils retournent au Caire à la fin de 1945 et elle découvre la misère humaine : « devant un tel spectacle, il n'y a pas de place pour la pitié. Ou bien l'angoisse vous porte à fuir l'enfer et à insulter l'homme, ou bien la révolte vous conduit à décider que rien n'est plus important que de renverser le système qui aboutit à une telle dégradation humaine ». Elle décide de se lancer à fond dans le combat.

En 1947 elle prend position en faveur de la résolution de l'O.N.U. sur le partage de la Palestine et en mai 1948 le Mouvement milite, y compris parmi les jeunes officiers, contre la guerre lancée par les Etats Arabes. Son mari la suit dans cette position.

Le 15 mai 1948 la répression et les arrestations s'abattent sur tous les groupes et Didar est à nouveau aux frontières avec son mari.

En 1950 Henri Curiel est expulsé en Italie et Didar Fawzi de passage à Rome l'aide à passer en Suisse puis en France. À Paris elle fait partie du groupe dit "De Rome" qui milite pour le droit des peuples et pour la paix entre les palestiniens et les juifs en Israël, en compagnie entre autres de Raymond Biriotti, d'Henri Curiel, de Joyce Blau, de Joseph Hazan, de Ralf Costi, de Jacques Hassoun, d'Armand Setton et d'autres.

Elle continue son action en Égypte et grâce à elle les militants exilés en France sont tenus au courant de ce qui se passe en Égypte. D'autre part elle établit des liens avec un officier, Ahmed Hamrouche, qui devient le contact du M.D.L.N. avec les officiers libres.

Après le coup d'État, elle suit son mari à Moscou où il est nommé attaché militaire, mais à cette époque elle est mise en cause dans un procès communiste. À Moscou elle s'ennuie et son mariage s'est délité. Sa belle-famille s'exaspérait de son militantisme. Son mari Osman trouvait excellent d'être progressiste mais estimait qu'il l'était suffisamment pour deux. Elle divorce à l'amiable et rejoint le groupe M.D.L.N. à Paris Cependant elle fait de fréquents retours en Égypte où elle continue à militer.

En 1956 Nasser nationalise le canal de Suez et Didar Fawzi milite pour le droit de l'Égypte à cette nationalisation et participe à Londres au mouvement « For Colonial Freedom ».

De retour au Caire elle maintient le contact grâce à son ex- mari Osman Fawzi, entre Khaled Mohiedine et Henri Curriel. En 1957 elle vit à Paris avec ses deux filles et milite pour la cause algérienne au sein du réseau Francis Jeanson. Ce réseau soutient dans un Mouvement anticolonialiste français les forces hostiles à la guerre et cela en dissidence avec le Parti Communiste français.

Elle est arrêtée le 20 octobre 1960 par la DST et mise en détention à la prison de la Petite Roquette. Elle fait partie en février 1961 d'un groupe de six femmes qui réussissent à s'évader et après un passage par la Belgique elle est acheminée vers le Maroc. Elle travaillera au service de presse de la Mission algérienne du FLN à Rabat. De 1962 à 1982 elle vit en Algérie avec des retours clandestins à Paris. En Algérie sous Ben Bella elle organise le travail volontaire des jeunes et se consacre à l'aide internationale aux mouvements de libération que conduit l'organisation Solidarité créée par Henri Curriel.

Entrée à Paris à l'Ecole des Langues Orientales, elle fait ensuite une licence d'histoire à l'Université d'Alger puis obtient un doctorat d'histoire à l'Université de Paris7.

Après avoir écrit un livre sur son itinéraire de communiste elle réside en Suisse. Mal voyante elle est renversée par une auto à Genève et meurt le 26 mai 1960 sous le choc, à l'âge de 90 ans. A son décès plusieurs journaux suisses et français dont "Le Monde" ont consacré des rubriques élogieuses à cette femme hors du commun. Il y aurait énormément de choses à écrire sur son parcours mais cela serait trop long pour notre bulletin.

Pour terminer, une petite anecdote concernant Didar Fawzi : En 1980 elle se rend en bateau d'Ancône à Haïfa. A la douane israélienne l'officier tente de comprendre : "Vous vivez à Genève, vous êtes de nationalité britannique, vous êtes née au Caire, votre assurance sociale est italienne, et votre permis de conduire est algérien. Et vous vous appelez Diane ou Didar ? De son accent chantant et rauque qui roulait les r, Didar remonta le fil du temps, et le douanier lui remit son passeport avec un léger sourire admiratif et presque tendre.

Aimée Setton Beressi (1924-2019)

J'ai mieux connu **Aimée Béressi** grâce à son frère Raymond Setton parti en 1948 pour l'Afrique du sud où il créa une usine textile.

Ayant eu l'occasion à plusieurs reprises d'aller dans ce pays il me demandait d'aller voir sa sœur et de lui donner des chocolats de sa part. Elle me recevait autour d'un café turc accompagné de rosquettes confectionnées par elle. J'ai aussi découvert que j'avais bien connu à Alexandrie son beau-frère Victor Beressi dit Vicco qui était le responsable en Égypte de l'Ha Shomer Hatsaïr dans les années 1950-1952, marié à Jeannette Mizrahi ; ils sont morts en Israël.

Revenons à Aimée Setton, mariée à Armand Beressi. Elle est née le 12 mai 1924 au Caire. Son père Chaloum Setton est né en 1881 à Alep mais il est venu jeune avec ses parents en Égypte où il passe sa Bar Mitsva. Il travaille dans une banque. Le grand père d'Aimée était maquignon à Alep. Sa femme mourut après lui avoir donné dix enfants, dont huit étaient décédés prématurément. A la mort de sa femme il quitte Alep pour le Caire avec les deux enfants survivants.

La mère d'Aimée, Esther Nahman, est née au Caire d'une famille venant de Kavala en Macédoine en 1805. Elle dit que ses ancêtres sont venus en Égypte avec Mohammed Ali car un de ses aïeux était frère de lait de ce dernier. La famille habite le centre-ville du Caire à la rue Saraya el Khadra.

Elle est la cinquième de six enfants et fréquente d'abord une école privée, l'école Jeanne d'Arc, jusqu'en 7ème puis le Lycée français du Caire. Après son baccalauréat elle intègre l'Université américaine du Caire pour deux années. Elle quitte cette université sur le conseil de ses camarades communistes sous le motif qu'elle dépend d'un pays impérialiste.

Elle travaille vers 1942/43 comme traductrice dans une firme anglaise jusqu'en 1947, mais veut devenir journaliste et elle écrit des articles pour La Bourse égyptienne. Sa famille est modérément pratiquante (à la mode égyptienne) et les hommes fréquentent la synagogue de la rue Adly tandis que les femmes se réunissent le samedi matin chez la mère d'Aimée. La jeune Aimée ainsi que la totalité de sa famille est très concernée par l'invasion de l'Abyssinie et de la Lybie par l'Italie et par la peur d'une montée de l'antisémitisme.

Par conviction elle adhère au M.E.L.N. durant la guerre où elle fait la connaissance d'Henri Curiel, mais également de son futur mari Armand Beressi.

Un de ses frères, Robert Setton, qui milite aussi est arrêté et fait deux ans de prison dans l'oasis de Kharga. Aimée pour sa part est chargée au sein du Comité central de s'occuper de la section des femmes. En mai 1948 à la suite de l'établissement de la loi martiale une centaine de communistes sont arrêtés dont Henri Curiel. Aimée Setton qui faisait partie de l'Iskra, décide avec d'autres dont Muhammed el Gindi, Albert Arié, et Sharif Hetata de se joindre au groupe Curiel et de fonder le M.D.L.N. Elle est une des quinze personnes ayant fondé le M.D.L.N. Son frère Robert Setton s'occupait de la section des étudiants tandis qu'Illyos Yanakakis avait la charge de recruter des membres de la communauté grecque.

Aimée Setton devait se marier en juin 1948 avec Armand Beressi mais ce dernier est arrêté et subit un an d'internement au camp de Huckstep. Dans ce camp se trouvaient des communistes n'ayant pas subi de procès, des sionistes mais aussi des juifs n'étant nullement politisés, qui n'ont aucun rapport avec Israël mais arrêtés uniquement en tant que juifs. Aimée pense que toutes ces arrestations sont supervisées par d'anciens nazis allemands qui infiltrent la police égyptienne. Elle raconte qu'il suffisait d'arrêter une personne dans chaque famille, de l'expulser, pour que toute la famille suive et que l'Égypte soit ainsi débarrassée de ses juifs. Un raisonnement à courte vue de la part des autorités égyptiennes et une perte énorme pour le pays.

Armand et Aimée se marient donc en 1949 et quittent l'Égypte avec un laissez passer d'apatride. Ils rejoignent Paris où d'autres juifs communistes expulsés ont également trouvé refuge. Elle contacte le parti communiste français mais cela se passe mal. Elle les trouve trop staliniens et même avec une pointe d'antisémitisme. Elle rejoint donc ses amis communistes égyptiens autour d'Henri Curiel et participe à son action et au Groupe de Rome.

Le 4 mai 1978 Henri Curiel est assassiné à la porte de son domicile au 4 rue Rollin. Depuis deux ans il était impliqué dans des démarches pour la paix entre israéliens et palestiniens et était en contact avec Issam Sartaoui. Il était inquiet et se sentait menacé. Quelques jours avant sa mort son amie Lydia Allony avait reçu un appel téléphonique de Jean Lacouture lui disant qu'Henri Curiel devait faire attention car il était menacé. Issam Sartaoui a été assassiné comme lui au Portugal le 10 avril 1983. Les assassins de ces deux meurtres n'ont jamais été identifiés mais il y a une possibilité que cela soit par le groupe Abou Nidal hostile à la paix.

Ce jour du 4 mai Aimée Setton était à la campagne tout près de Paris. Elle crut d'abord à une mauvaise blague puis prit le premier train et se précipita à Paris pour être aux côtés de Rosette Curiel et de ses amis proches : Joyce Blau, Raymond Stambouli, Joseph Hazan, Lydia Alloni.

La même année Aimée perd son mari décédé d'un cancer avant l'âge de 58 ans. Ce dernier avait créé une société d'édition appelée ODEJE qui publia la collection « Tout l'Univers ». Cette société a été vendue au groupe Hachette.

Voilà donc Aimée Beressi veuve et très déprimée. Elle s'est éloignée des communistes et n'a plus aucun contact avec eux. Elle consacre une grande partie de son temps à s'occuper de ses deux enfants.

Sur les conseils de son médecin qui lui dit de s'occuper intellectuellement, elle suit deux années de cours d'arabe à la Sorbonne puis, bien que non pratiquante et de nouveau sur les conseils d'une amie, elle s'inscrit au centre Edmond Fleg et suit pendant vingt ans des cours sur la pensée juive et le Talmud de même que pendant deux ans des cours d'hébreu. Elle dit que cela l'a beaucoup enrichie. En consultant internet on trouve un article parmi d'autres décrivant Aimée Beressi qui retrouve son amie Lydia Allony (ou Farahat) dans l'appartement de cette dernière rue du Dragon pour prendre le thé et confectionner des pâtisseries et des rosquettes. (Voir la recette ci-dessous). Pour la petite histoire, Lydia Farahat a été membre de l'A.S.P.C.J.E. à ses débuts et a participé à plusieurs de nos rencontres.

Mais revenons à Aimée Beressi. Elle a deux enfants : Olivier qui travaille dans l'édition, et Jean-Paul qui est médecin oncologue et chef de clinique. Ses enfants ont été tout deux mariés à des femmes non juives, mais ses petits enfants sont attachés au judaïsme et veulent se convertir. Ils ont fait plusieurs voyages en Israël qui leur ont beaucoup plu.

Aimée Beressi est décédée le 27 septembre 2019.

André Cohen

Les Rosquettes égyptiennes – Epicurious.com

Rendre visite à Aimée Beressi, 85 ans, ainsi qu'à Lydia Farahat, 91 ans, est comme...dans une casbah douillette. Amies depuis qu'elles ont quitté l'Égypte, à la fin des années 50, elles se retrouvent une fois par semaine dans l'appartement de Lydia, rue du Dragon, près de Saint-Germain des Prés.

Depuis plus de quarante ans elles parlent de recettes de cuisine, des événements courants, ainsi que de l'Égypte de leur enfance.

Durant l'enfance d'Aimée au Caire, il n'y avait pas d'école le jeudi, elle aidait donc sa mère à préparer des gâteaux et des biscuits pour le Shabbat.

Le mot « rosquettes », qui vient de l'espagnol « rosquillas », se rapporte à ces biscuits ronds avec un trou au milieu. Aimée en cuit une journée toutes les semaines pour en apporter à son amie d'il y a si longtemps.

En voici la recette pour 20 rosquettes environ :

- ½ tasse de sucre
- Le zeste d'un citron
- 3 œufs
- ½ tasse d'huile
- 2 tasses et demie de farine, un peu plus si nécessaire
- 1 cuillère à café de levure chimique (baking powder)
- 1/8 de cuillère à café de sel

Préparation :

Mélanger le sucre, le zeste de citron, 2 œufs et l'huile dans le bol d'un mixer électrique.

A vitesse réduite ajouter lentement 1 tasse de farine, la levure et le sel.

Ajouter doucement le restant de farine jusqu'à ce que les ingrédients se mélangent.

Poser cette pâte sur une surface farinée et en faire une boule, en ajoutant assez de farine pour qu'elle ne colle pas mais retienne la marque de votre doigt.

Travailler jusqu'à ce qu'elle devienne souple et lisse. Si elle colle encore, ajouter un peu de farine.

Préchauffer le four à 375°. Saupoudrer de farine la surface d'une feuille de papier cuisson et fariner légèrement la surface de travail.

Prendre un morceau de pâte de la taille d'une balle de golf et le rouler en un long serpent de 65 mm de diamètre (1/4 d'inch). Couper dans la longueur des morceaux de 10 cm et réunir les deux extrémités pour former un rond.

Poser sur la feuille de cuisson et répéter l'opération avec le reste de pâte.

Battre l'œuf restant et badigeonner les rosquettes avec.

Cuire 10 à 12 mn, ou jusqu'à obtenir une couleur dorée.

Judée-Sauvignon

Par Jean-Luc Allouche – Journal Libération le 26 mars 2004

Une vue s'étend au loin, les vignes qui roussissent sous un dernier soleil. «Un paysage tout petit», tranche Eli Ben-Zaken. Depuis les collines de Judée, où il a planté sa vie et fait son vin, le meilleur d'Israël, le vigneron aux traits d'intellectuel désigne la côte qui s'étend depuis Ashdod jusqu'aux tours de Tel-Aviv. Ramat-Raziel, village agricole haut perché, à l'ouest de Jérusalem, l'a accueilli, il y a un peu plus de trois décennies, étape au bout de bien des pérégrinations. Il espère (il le jure) que ce sera la dernière.

Tout a commencé à Alexandrie. Famille «cosmopolite», au sens patiné du terme : aïeux originaires du Maroc, de Syrie. Un père qui commente les combats de la guerre d'indépendance d'Israël de 1948, assis sur «le trône des WC, café et journaux à la main», et l'enfant qui brome : «Je suis un soldat de la Hagana», au grand désarroi de sa mère. Bientôt, la bonne vie se fait moins facile. «Après la révolution de 52, ça commençait à sentir pas bon...» Eli quitte l'Égypte, à 14 ans, en 1958, pour l'Italie. Il conserve de bons souvenirs du «petit peuple égyptien». Des années plus tard, de retour à sa maison natale, le baouab (le portier), le repasseur, le marchand de journaux, reconnaissent l'ancien gamin.

Exilé à Milan, il découvre une ville «snob, dégueulasse, très Ray Ban et Rolex». Là, il rencontre Monique, sa future femme, venue elle aussi d'Égypte. Un malaise le taraude : «J'étais certes italien, mais pas vraiment...» Nouveau départ vers Genève pour suivre des cours d'interprétariat. Deux dates encadrent sa «crise d'identité» : 1967, avec la guerre des Six Jours, et 1968, et son «joli mois de mai». «Je n'avais jamais été en Israël, j'étais plutôt de gauche. Des étudiants syriens nous apostrophaient : "Cette fois, c'est la bonne : on va vous jeter à la mer !"» Il sera volontaire trois mois en Israël. En 1968, président de l'organisation des étudiants, il la dissout aussitôt, «par esprit révolutionnaire». «Mais je n'appartenais pas, j'étais de passage, cela a renforcé ma décision de partir.» Il débarque à Haïfa.

Arrivée «désastreuse», se souvient-il. «Monique, pas sioniste pour un sou, a pleuré. Je n'arrivais pas à parler l'hébreu...». Petits métiers, mais un but : trouver une maison, «avec de la végétation, loin de tout». Ramat-Raziel les accueille. Une écurie de 12 chevaux, 2 000 poules, 2 chiens, et bientôt la guerre du Kippour, en 73, qui le ruine : «Monique était seule avec nos trois enfants, pendant que j'étais au front comme artilleur. On n'avait plus de quoi nourrir les chevaux, on les a vendus. Avec les poules...» En 1980, Monique et Eli ouvrent avec des copains italiens un restaurant de pâtes fraîches, Mamma mia, qu'ils ont dirigé jusqu'en 2002. Trattoria devenue mythique et regrettée jusqu'à ce jour par ses aficionados («Ils n'avaient qu'à venir pendant l'Intifada», peste Monique). Quelques mois avant le meurtre de Yitzhak Rabin, fou de colère, Eli met à la porte un couple de colons venus avec une photo du Premier ministre en SS : «Je bégayais comme Louis de Funès. De toute façon, c'était moins gai. Le plaisir du travail avait baissé, l'Intifada, les attentats tout autour nous ont achevés.»

Au cœur des années 80, la famille rencontre à l'étranger des copains de classe d'Égypte, découvre avec eux les bons vins. Une question hante aussitôt Eli : pourquoi les vins d'Israël ne sont-ils pas bons ? Le terroir ? La façon de travailler ? Eli se plonge dans « Connaissance et travail du vin », d'Emile Peynaud, plante une vigne en cabernet et merlot. L'année suivante, à Vinexpo, à Bordeaux, il repère du matériel, rencontre un industriel anglais qui a monté son vignoble de zéro et s'en inspire. «Je vais voir Seguin-Moreau, le meilleur tonnelier du monde et lui commande deux barriques. "Ça va vous coûter plus cher en transport", me répond-il.» Il les lui envoie, avec une facture à trente jours. «J'ai été touché par sa confiance. Aujourd'hui, je lui achète 200 barriques.» En 1992, son premier millésime emplit ses deux barriques. Trois ans plus tard, c'est la mise en bouteilles. «Les Israéliens ont aimé, mais cela ne m'a pas impressionné.» Serena Sutcliffe, de Sotheby's, boit, en mars 1995, ce que les caves d'Israël ont de meilleur ; une amie commune lui a offert deux de ses bouteilles.

Un mois plus tard, un fax tombe : «Fantastic, real tour de force». Le mari de Serena, David Peppercorn, maître en dégustation, abonde en son sens. «J'ai gardé la lettre dans ma poche, je la montrais à tout le monde. Comme une lettre de Dieu qui me dirait : "Mon fils, tu es dans le droit chemin !"»

Son fils Ariel, après son service chez les paras, est allé s'initier en Bourgogne, chez un négociant de Chagny, et a passé deux ans au lycée viticole de Beaune. Puis son gendre, ancien assureur, las des papiers, s'est joint à l'entreprise. Un nouveau chai a été aménagé, une cave creusée, qu'envieraient bien des Bordelais. Eli ne fait pas «pisser la vigne» et produit entre 88 000 et 92 000 bouteilles, sur ses 13 hectares de Merlot, Cabernet-Sauvignon, Petit Verdot et Chardonnay. Qui donnent trois grands vins, à des prix élevés pour Israël : deux rouges, Petit Castel et Castel, et un blanc, «C».

Eli d'Alexandrie est ainsi devenu le meilleur vigneron d'un pays qui a appris, au cours des deux dernières décennies, à faire du bon vin. Une anecdote le ravit... et lui laisse un arrière-goût un peu bouchonné : dans une dégustation à l'aveugle, à Saint-Emilion, un vigneron du cru lui a lancé : «Qu'est-ce qu'on va devenir si les juifs se mettent à faire du bon vin ?» Les crus de Castel sont très peu distribués en France. Au Nez Rouge à Paris, au Comptoir des Vignerons à Saint-Emilion et chez... le double trois-étoiles Marc Veyrat. «J'aimerais bien être chez Guy Martin, au Grand Véfour, je l'ai connu la semaine où il quittait le château de Divonne», confesse Eli. En étudiant l'héraldique dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, il a dessiné le blason de ses étiquettes. Du temps des croisés, plusieurs castels couvraient ces collines de Judée. Deux tours de castel donc, un lion de Judée, trois étoiles de David (pour ses trois enfants). Il avoue avoir un orgueil pudique : «Je n'aime pas parler de mon vin, tout comme de mes enfants. Mais je suis un peu comme Cyrano : si on n'en parle pas bien, je réagis !» On pourrait en rester là, sur un dernier verre. «Quoi, on ne parle pas politique ?» Mais nous n'avons peut-être fait que cela...

Dire, donc, avant de quitter ce bout de France au cœur d'un paysage très israélien, qu'Eli n'a jamais oublié la célèbre photo de la rafle du ghetto avec l'enfant à casquette. Et qu'il a martelé : «Cela n'arrivera pas à mes

enfants !» Et qu'être vigneron, «c'est avoir des racines et dire tout le temps : c'est mon terroir, c'est mon vin». A l'adresse des Palestiniens ? «Non, à moi-même : je suis là pour rester.»

Mémoire vivante d'un ingénieur du chantier du Canal de Suez : Henri Aladenize (1840-1888), une vie à l'ombre du canal de Suez
Par Jérôme Baconin

Lorsque Denise Amiranoff (*Gallimidi*) m'a demandé de préparer un texte pour la revue de *l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Égypte*, j'avoue m'être interrogé sur ma légitimité à présenter à l'association, la vie de mon aïeul, ingénieur sur le chantier du canal de Suez. En effet, en cherchant bien, je ne me trouve aucune origine juive. Mais après tout, faut-il être juif pour écrire sur la mémoire des Juifs d'Égypte ? Certes non... Donc, à défaut d'un article sur un Juif d'Égypte, ou sur un patrimoine juif en Égypte, je vous propose à vous tous qui voulez préserver cette mémoire juive en Égypte, un témoignage sur la vie d'une personne qui a participé à la construction du canal de Suez, dont nous venons de célébrer le 150^{ème} anniversaire de l'inauguration en novembre 2019.

Moi-même j'ai passé quatre années en Égypte avec ma famille entre 2016 et 2020, alors que j'y occupais la fonction de chef du service économique de l'ambassade de France. Un grand dépaysement. Mais aussi un voyage à la redécouverte de mes racines. Car mon arrière-arrière-grand-père, Henri Aladenize a passé au moins onze années de sa vie en Égypte, et sa fille, mon arrière-grand-mère, Jeanne, y est née.

Mon séjour en Égypte a été l'occasion de me replonger dans des archives familiales, pour découvrir quel avait été le parcours de cet ingénieur géodésiste, qui avait travaillé sur le chantier du canal de Suez. ...Et qui avait attrapé le « virus égyptien ». Pour ce virus, pas de médication : quand on l'attrape, c'est pour toujours !

De cette enquête allait résulter un livre, la biographie de cet arrière-arrière-grand-père, dont je vous livre un résumé, qui est autant l'histoire d'une vie qu'un témoignage sur l'Égypte des années 1863 à 1874 et ses grands projets de modernisation et sur l'attachement à ce pays, que mon ancêtre a conservé après l'avoir quitté.

1. 29 juillet 1840 : Naissance à Bourges

Il naît à Bourges le 29 juillet 1840. Il est déclaré Edmond à l'état-civil (par son père), sans autre prénom, mais est baptisé Henri (sans autre prénom) le 17 août 1840, à la cathédrale Saint Etienne de Bourges. Il gardera le prénom Henri comme prénom d'usage, sous lequel il restera connu.

Sa maison natale, rue des Hémerettes, le long des jardins de l'archevêché existe toujours.



Cette naissance berrichonne déjà le rapproche d'autres Berrichons célèbres étroitement liés au canal de Suez : Ferdinand de Lesseps bien sûr, originaire d'Indre, mais aussi un autre moins connu et tout aussi important, Paul-Adrien Bourdalouë, natif de Bourges.

2. 1855-1862 : les années d'apprentissage avec Paul-Adrien Bourdalouë (1798-1868), ou le marchepied vers l'Égypte

Adolescent, âgé de 15 ans, il entre dans les équipes de Paul-Adrien Bourdalouë, qui est alors chargé de mener le premier nivellement général de la France, c'est-à-dire un relevé topographique précis de la France. C'est lui qui va devenir son mentor et lui donner le virus de l'Égypte.

Lorsque les Saint-Simoniens vont relancer le projet de relier la mer Méditerranée et la mer Rouge par un canal, ils ne vont pas obtenir du vice-roi d'Égypte, Mohamed-Ali, la concession les autorisant à procéder aux travaux, mais ils obtiendront l'autorisation de procéder au relevé topographique (le nivellement) de l'isthme de Suez, afin de vérifier le dénivelé existant entre les deux mers, et donc la faisabilité d'un tel canal.

En effet, le relevé auquel avait procédé l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées Le Père lors de l'expédition en Égypte de Bonaparte, dans des conditions difficiles, avait conclu à un dénivelé de près de 9 mètres entre les deux mers, compliquant considérablement le percement d'un canal direct. Il fallait vérifier définitivement ce fait fondamental pour la réalisation éventuelle de ce projet.

Bourdaloue en 1847 va donc procéder au nivellement général de l'isthme de Suez ; il conclura à l'absence de dénivelé significatif, rendant possible un canal direct entre les deux mers

Ni Mohamed-Ali, ni son successeur le vice-roi Abbas-Helmy Ier n'autoriseront le percement du canal. Mais l'idée était là. Elle sera reprise avec succès par Lesseps et le successeur d'Abbas-Helmy, Mohamed-Saïd.

Bourdaloue va inciter Henri Aladenize à passer en 1862 le concours de Conducteur des travaux publics à l'école des ponts et chaussées, puis en 1863 va le convaincre de candidater à la Compagnie de Suez, qui alors recrute en nombre des ingénieurs français pour relancer le chantier du canal, commencé en 1859, alors à la peine.

Mieux, Bourdaloue, auréolé de l'achèvement des travaux du gigantesque chantier du nivellement général de la France et de ses travaux antérieurs sur l'isthme de Suez va le recommander à la compagnie ; Henri Aladenize est recruté. Son destin va dès lors être lié au canal de Suez.



3. 1863-1870 : ingénieur sur le chantier canal de Suez

Il passera plus de 6 ans sur le chantier du canal de Suez.

Recruté comme conducteur auxiliaire de travaux, il progressera grâce à ses qualités. Il est affecté à la division d'El Gisir, section d'El Kantara, au nord d'Ismaïlia. Les appréciations sur son travail sont élogieuses. On a l'image d'un ingénieur dévoué à la compagnie qui l'emploie, conscient qu'il a la chance de travailler sur un chantier majeur, qui marquera l'histoire, et le marquera lui-même.

4. 1870 : projet non réalisé du nivellement général de l'Égypte



Quand il met fin à son contrat avec la compagnie, son avenir est encore en Égypte, pays en pleine modernisation sous le gouvernement du Khédive Ismaïl.

Il présente un projet aux autorités égyptiennes pour le nivellement général de l'Égypte.

Il reçoit le soutien de Voisin Bey, le directeur des travaux du canal. Il détaille, dans un mémoire, la méthodologie qu'il compte mettre en œuvre et il en évalue le coût. (Publié en 1875, ce mémoire est conservé à la Bibliothèque nationale et consultable sur Gallica).

L'Égypte n'est pas en bonne situation financière : le projet d'Henri Aladenize ne sera pas retenu.



5. 1870-1872 : sur le chantier du canal d'eau douce d'Ismaïlia

Mais, il en faut plus pour décourager ce jeune ingénieur : le projet de nivellement général de l'Égypte ne pouvant se réaliser, il va travailler sur le chantier du canal d'eau douce d'Ismaïlia.

Pour obtenir la ratification par la Sublime Porte de l'accord de concession du canal, la Compagnie universelle du canal maritime de Suez avait dû renoncer à la concession sur le canal d'eau douce d'Ismaïlia et l'exploitation agricole adjacente du Wadi Toumilat, qu'elle avait dû rétrocéder à l'Égypte, l'Égypte ayant l'obligation d'achever les travaux du canal d'eau douce à ses frais.

Rappelons que dans un premier temps, Lesseps avait utilisé le canal d'irrigation pour joindre le Nil à hauteur de Zagazig: il avait fait élargir et prolonger le canal jusqu'à Ismaïlia, pour le rendre navigable : c'était alors la

principale voie de navigation pour transporter le matériel nécessaire aux travaux du canal arrivant par Alexandrie, outre la principale source d'approvisionnement en eau douce pour le chantier, la zone du canal étant quasiment dépourvue de source d'eau potable.

Avec la rétrocession, il avait été convenu que le canal initial reprendrait sa vocation de canal d'irrigation, tandis qu'un canal parallèle de navigation serait percé, avec une prise d'eau non plus sur la branche de Damiette du Nil, mais au Caire. Le nouveau canal d'eau douce devait donc partir du Caire sur un axe Sud-Nord, puis bifurquer à hauteur d'Abbasseh sur un axe Ouest-Est vers Ismaïlia, en doublant le canal d'irrigation.

Ce chantier progressera lentement, interrompu par une épidémie de choléra et les difficultés financières de l'Égypte. Henri Aladenize le rejoindra entre 1870 et 1872 sur la portion entre Abbasseh-Tell el Kébir et Gassassine, mené par l'entreprise de Félix Paponot, qui avait déjà travaillé sur le chantier du canal de Suez. Il s'agit d'une portion qui double le canal d'irrigation initial, et nécessite donc un creusement intégral

Nous avons conservé un document exceptionnel de ces travaux, car Félix Paponot donna à ses principaux cadres un exemplaire d'un album de 23 photos originales des différentes portions du chantier dont il avait la charge. On ne sait à combien d'exemplaires cet album a été distribué, mais Henri Aladenize a conservé le sien qui est resté dans les archives familiales : un document unique sans doute dans son état complet



6. 28 août 1872 : mariage à Vichy avec Pauline Mittou (1855-1930)

Après ces années sur le canal de Suez puis le canal d'Ismaïlia, Henri Aladenize rentre en France pour s'y marier. On ne sait pas dans quelles circonstances il rencontre sa future épouse. On sait juste qu'il épouse le 28 août 1872 Pauline Mittou, âgée alors de 17 ans (il en a 32)

Le contrat de mariage nous renseigne sur le patrimoine des jeunes époux. Nous apprenons ainsi que l'ingénieur a confiance dans le projet où il s'est investi : la plus grande partie de son patrimoine consiste en différentes catégories de titres du canal de Suez. Rappelons qu'à cette époque, le canal n'a toujours pas fait de bénéfices : ce n'est qu'en 1875 que la compagnie universelle du canal maritime de Suez réalisera ses premiers profits.

7. Retour au Caire et naissance de sa fille Jeanne le 15 mars 1874

On ne sait pas exactement combien de temps les jeunes époux restent en France, mais sans doute sont-ils très vite rentrés en Égypte. C'est là qu'Henri voit encore son avenir professionnel. Nombreux y sont les ingénieurs français au service du gouvernement égyptien, qui participent activement au développement du pays.

C'est au Caire que naît leur fille unique, Jeanne, le 15 mars 1874.

8. 1874 : Nivellement général de la ville du Caire

La construction d'un nouveau quartier, Ismaïlia, la modernisation de la ville, supposent de dresser un véritable plan urbanistique, avec des relevés d'altitude exacts, car il va falloir aussi installer la voirie et les canalisations. Pierre Grand Bey s'adjoint donc les services d'un ingénieur topographe : Henri Aladenize, chargé de procéder au nivellement général de la ville ; cela sera le premier plan actualisé dressé depuis l'expédition de Bonaparte en Égypte.

La ville a trop changé pour que l'on y trouve encore des traces de ce nivellement de 1874, mais à son retour en France, Henri Aladenize publiera un opuscule reprenant le détail de ses travaux, listant notamment les endroits où il a apposé les repères d'altitude. Ce document exceptionnel est conservé à la bibliothèque du patrimoine de Clermont-Ferrand.

9 Souvenirs d'Égypte : une mémoire de l'Égypte en images

Henri Aladenize fut aussi curieux du monde nouveau qui l'entourait : il a collectionné et mis dans un album qui a été conservé, de splendides photos d'époque, souvent inédites, reposant sur des supports albuminés fragiles.



L'album photo d'Henri Aladenize avec sa couverture en bois gravée de ses initiales

On y trouve cinq grands thèmes :

1-Le chantier du canal où il a travaillé :



2-Le Caire et Guiza



3-Un peu de tourisme sur le Nil et à Louxor



4-Alexandrie, la porte d'entrée de l'Égypte

5 ...et enfin et surtout, des photos des gens qu'il côtoyait et croisait :

Ses amis ou connaissances, mais surtout les gens du peuple, ce peuple d'Égypte qu'il voulait montrer à ses proches restés en France.

C'est sans doute ce qui le rend le plus attachant : cette volonté de garder des portraits de gens de la rue, d'Égyptiens qu'il croisait tous les jours. Certes ces portraits sont posés dans des studios de photographes, et ont donc un caractère artificiel. Ils n'en demeurent pas moins un témoignage vivant de la vie quotidienne et des personnes



Au final, ces photos nous font entrer dans l'intimité d'un homme, nous montrent ce qu'il a voulu conserver de son séjour en Egypte, ce dont il a été curieux et a voulu partager... Elles sont aussi des documents rares de cette Egypte des années 1863/1874.

10 1874 : le retour en France, ou l'Égypte à Vichy

Le retour en France n'est pas une coupure définitive avec son expérience égyptienne. Quand on quitte l'Égypte, on la garde dans son cœur. C'est Vichy qui devient son port d'attache.

Il va donc d'abord s'y faire construire en 1880 une villa qu'il baptisera Villa du Nil. Elle a aujourd'hui disparu, mais on en retrouve des traces dans les archives de la ville de Vichy.

Puis il va continuer d'investir dans des villas de rapport : d'abord en 1885 dans une villa qu'il va baptiser Villa de Suez, puis en 1888, année de sa mort, dans une villa du Caire. L'Égypte est restée présente bien après la fin de son séjour !

11. 1884, canal de Manosque : Aïda en Provence

En 1884, alors qu'il procède au nivellement pour le futur canal d'irrigation de Manosque, nous découvrons que ce souvenir de l'Égypte est toujours aussi présent dans sa vie : une photo souvenir où on le voit poser avec son équipe et son épouse, ainsi qu'un petit chien qui trône au centre de la photo sur un piédestal. La photo est légendée des noms de chacun des personnages, et le chien n'est pas oublié. Nous apprenons ainsi que ce charmant petit chien s'appelle Aïda !



12. 11 septembre 188, la fin du voyage à Porto Rico

En 1888, il s'embarque pour Porto-Rico, où avec des associés il doit procéder au nivellement du tracé d'une future voie de chemin de fer, qui ne verra jamais le jour. Il débarque le 27 août, et meurt brutalement le 11 septembre de la fièvre jaune. Il avait 48 ans. Son corps ne sera pas rapatrié. Son épouse Pauline n'a été informée de sa mort que près de quatre semaines après son décès.

Epilogue : 1889 : Faire le deuil

Comment faire le deuil d'un être cher quand son corps ne peut être rapatrié, qu'il repose en terre lointaine, loin de ceux qui l'aimaient ? Mon arrière-arrière-grand-mère Pauline Aladenize a tenté de répondre à cette question en faisant peindre par un artiste local vichyssois, un portrait de son époux un an après son décès, en 1899.



De cette histoire est né un livre * :



*On peut se le procurer au prix de 25 EUR (hors frais de port) en contactant : Jérôme Baconin : jebaconin@gmail.com

Vu dans la presse

L'ancien cimetière juif Bassatine du Caire achève le premier projet de restauration du genre (Extraits du journal en ligne « al Monitor.com »).

Le projet de restauration du cimetière juif de Bassatine au Caire, considéré comme le deuxième plus ancien au monde, vise principalement à attirer le tourisme tout en faisant la lumière sur la communauté juive qui vivait autrefois en Égypte.



Une vue générale du cimetière juif du Caire, Égypte, 18 avril 2013. Photo par KHALED DESOUKI / AFP via Getty Images. 23 sept. 2020

L'American Research Center in Egypt (ARCE) et l'association Drop of Milk ont récemment achevé un petit mais important projet de conservation dans l'ancien cimetière Bassatine du Caire, considéré comme le deuxième plus ancien cimetière juif du monde.

Le travail, financé par le Fonds des ambassadeurs américains pour la préservation culturelle (AFCP), comprend également la documentation et la cartographie de ce qui reste du site.

Le projet aspire à être la première étape remarquable pour assurer la durabilité à long terme du site, et fait partie des efforts continus de la petite communauté juive égyptienne pour préserver et repenser son patrimoine et mettre en valeur la diversité historique et culturelle du pays.

«Lorsque j'ai [pour la première fois] visité le cimetière [avec un membre de Drop of Milk], j'ai été étonné par la diversité des tombes de toutes les différentes périodes de l'histoire de l'Égypte, et il est regrettable qu'il ne reste que très peu de chose du cimetière,» a déclaré Louise Bertini, directrice exécutive de l'ARCE à Al-Monitor. «Nous avons donc réfléchi à ce que nous pourrions faire pour documenter et conserver ce qui reste, et c'est à ce moment-là que nous avons demandé une subvention aux ambassadeurs américains.» Seulement dépassé par le cimetière du mont des Oliviers, à Jérusalem, le cimetière Bassatine remonte au 9^{ème} siècle et se trouve au sud-est du Caire.

Le site a été initialement construit sur une parcelle de terrain concédée par Ahmed ibn Tulun, fondateur de la dynastie Tulunid qui régnait à l'époque sur l'Égypte et la Syrie, et il a été divisé en deux zones réservées au rabbinat du pays et aux communautés juives karaïtes.

Suite au déclin brutal de la communauté juive égyptienne au milieu du XX^e siècle, le cimetière de Bassatine est entré dans un processus de dégradation et a subi des dommages importants. Ceci était principalement le résultat de la négligence des autorités, de l'installation de squatters, du vol de la plupart des dalles de marbre des tombes, de la décharge des déchets et de la construction d'une rocade au sud du Caire en 1988 qui a divisé le cimetière en deux. Des 140 feddan (145 acres) qu'était autrefois le cimetière, il ne reste aujourd'hui qu'environ 37 feddan (38 acres).

La catastrophe du cimetière a été évitée pour la première fois à la fin des années 1970, lorsque Carmen Weinstein, chef de la communauté juive du Caire de 2004 à 2013, a embauché un garde pour protéger le site, selon l'International Jewish Cemetery Project.

En 1991, un mur entourant les restes de Bassatine a finalement été érigé grâce aux fonds de la Fédération Mondiale des Séfarades et du Groupe Hassoun. Pourtant, l'absence d'un plan global pour le lieu a laissé le site vulnérable, et à la suite de la révolution du 25 janvier 2011, des squatters ont commencé à démolir des parties du mur afin de prendre des terres pour construire dessus.

«Les efforts pour conserver et restaurer le site n'ont commencé avec Drop of Milk qu'en 2017», a déclaré à Al-Monitor Samy Ibrahim, membre de l'association impliquée dans le projet à Bassatine.

Aujourd'hui, les vestiges du cimetière se composent de deux parties, a expliqué Mme Bertini. Le premier est un grand cimetière unique avec jusqu'à sept couches de sépultures composées principalement de simples tombes datant du siècle dernier sur une superficie d'environ 5 hectares (12 acres) au nord de la rocade. Le second, au sud, est un groupe de plus petits enclos fortifiés contenant les tombes de nombreuses familles juives d'élite des XIX^e et XX^e siècles.

Dans ce contexte, l'ambassade des États-Unis au Caire a annoncé en janvier que l'AFCP, qui avait précédemment financé d'autres projets de préservation du patrimoine archéologique et culturel de l'Égypte, a accordé son dernier fonds à la conservation de Bassatine. Le gouvernement égyptien a également récemment commencé à prendre des mesures pour documenter et protéger l'héritage juif du pays.

«Le cimetière Bassatine permet au monde de mieux comprendre le patrimoine culturel juif égyptien», a déclaré Jonathan R. Cohen, ambassadeur des États-Unis en Égypte, lors d'une conférence publique sur la

préservation du patrimoine judéo-égyptien organisée par l'ARCE le 13 septembre pour présenter le résultat du projet.

Ce projet, qui a débuté en janvier, était divisé en trois parties, a déclaré Mme Bertini. Les deux premières, qui devraient être terminées d'ici novembre, comprennent la documentation de ce qui reste du cimetière et l'élaboration d'un plan de gestion du site, le premier du genre.

La troisième, achevée en juillet, comprenait une conservation partielle du cimetière karaïte. Cela couvrait les cimetières des Menasha et Leishaa, deux familles éminentes de la communauté juive qui possédaient deux petites parcelles murées d'environ 460 mètres carrés (4950 pieds carrés), chacune contenant une pièce pour les réunions de famille pour commémorer la mort et un autre mausolée dans le cas de la famille Menasha.

«Nous avons décidé de commencer par le cimetière karaïte parce que [c'est] la partie la plus accessible du cimetière et aussi parce que les karaïtes avaient une histoire très intéressante à raconter», a déclaré Bertini. «D'une certaine manière, ils étaient très égyptiens dans leurs croyances et leurs pratiques, et leurs synagogues ressemblent beaucoup aux mosquées. Et dans ce cimetière en particulier, de nombreuses pierres tombales sont écrites en hébreu et en arabe.

«Il y a d'autres parties du cimetière que nous aimerions conserver», a-t-elle ajouté, «mais nous espérons obtenir plus de fonds pour poursuivre le processus.»

Yoram Meital, professeur d'études sur le Moyen-Orient à l'Université Ben-Gurion, a déclaré lors de la conférence publique: «S'il ne reste plus de juif karaïte en Égypte et que seuls quelques sites karaïtes restent au Caire, l'étude de leur riche architecture peut éclairer [la communauté.]»

Il a poursuivi : «Les aménagements intérieurs et extérieurs des synagogues et cimetières karaïtes, ainsi que les objets et symboles qui y ont été intégrés, contiennent de riches informations sur l'appartenance culturelle de ces Juifs égyptiens indigènes, leurs rituels et leurs habitudes.»

[.....] Ibrahim a noté que le travail de conservation est une première étape importante, mais a également déclaré que «les gens pensent que nous avons maintenant terminé, alors que ce [projet] ne couvrait qu'une petite partie de Bassatine».

Drop of Milk prévoit d'assurer la pérennité du site en aménageant le cimetière afin d'attirer les touristes sur le site et d'impliquer la communauté locale.

«Dans 10 à 15 ans peut-être pas un seul Juif ne restera [en Égypte] et l'ARCE étudie les lieux d'un point de vue de la restauration. Mais cela ne suffit pas », a conclu Ibrahim. «Si nous voulons sécuriser cet endroit à l'avenir, nous devons interagir avec la population, sinon elle attendra la première chance de revenir. Nous devons les intégrer et leur apporter des services, afin qu'ils comprennent que c'est un site qui rapporte des revenus à l'endroit. »

Lire plus : <https://www.al-monitor.com/pulse/originals/2020/09/egypt-restoration-jewish-cemetery-tourism.html#ixzz6i1rFq8WF>

Fiches de lecture

Patria, de Fernando Aramburu, éditions Actes Sud

Vous connaissez mon intérêt pour le Pays Basque. Il s'est trouvé activé par la découverte récente du roman « Patria » de Fernando Aramburu. C'est une pépite de la littérature contemporaine espagnole (tirant à un million d'exemplaires) et suscitant la création d'une série télévisée éponyme qui passe actuellement sur Canal +.

Il s'agit d'une fiction dans le paysage de la décennie des années 90 et le début du 21^{ème} siècle. Deux familles, habitant un gros village des environs de Saint-Sébastien (Donostia en basque) vont être les protagonistes du roman.

Les deux familles, amies très proches, vont être séparées/opposées (Aramburu dédouble de manière quasi-systématique les actions ou les épithètes dans son récit) par l'activité terroriste de l'ETA.



Autre caractéristique du style de ce roman : il n'y a pas de chronologie ni de continuité du récit. De courts chapitres se succèdent et établissent un puzzle.

Le lecteur est peut-être un peu déconcerté au début, mais s'intègre progressivement à la vie quotidienne des personnages.

Au cours du récit, on peut se trouver repoussé ou rapproché par les défauts ou qualités de chacun d'entre eux. Deux acteurs ou plutôt actrices sont les deux mères de famille, fortes femmes, amies intimes dans le passé et ensuite totalement opposées.

Fernando Aramburu ne prend pas position dans une thèse politique. Il déplore à tour de rôle les violences et les meurtres commis par l'ETA, puis les assassinats ciblés commis par les agents secrets gouvernementaux. Il déplore aussi les tortures infligées aux terroristes présumés. A remarquer la connaissance précise de l'auteur sur les événements et les personnages réels de cette époque.

Les personnages de ce roman nous touchent par leur vraisemblance. Le vécu, que ce soit au niveau des sentiments, des amours, de la santé est décrit avec un grand réalisme. Les mots sont exacts, précis et même crus.

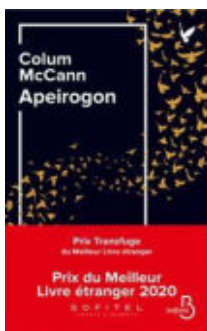
Le problème du handicap (Arantxa, paralysée suite à un AVC) ou celui de l'homosexualité (Gorka, fin connaisseur de l'euskera, la langue basque, mais décrié par une majorité de ses concitoyens) sont finement analysés.

Au bout de ce livre, on a la sensation d'avoir partagé la vie de ces familles, et de plus on y a appris quelques mots de basque, dont l'auteur émaille son récit. Rassurez-vous, un lexique existe à la fin du livre. Si vous voulez connaître l'histoire contemporaine de cette région, tout en évitant un ouvrage scolaire, précipitez-vous sur Patria, vous ne le regretterez pas.

Victor Attas 30 novembre 2020

APEIROGON par Colum McCann, éditions Belfond, 2020

Ce mot signifie en grec « figure géométrique au nombre infini de côtés ». Colum McCann l'a choisi pour titre de son roman qu'il construit à partir d'une histoire réelle qui l'a conduit à côtoyer longuement deux hommes, Bassam Aramin, palestinien et Rami Elhanan israélien. Tous deux ont perdu leur fille Abir 10 ans et Smadar 14, dans des circonstances tragiques :



....« La balle qui tua Abir parcourut l'air sur 15 mètres avant de percuter l'arrière de sa tête, broyant les os du crâne comme ceux d'un petit ortolan ; elle était allée à l'épicerie acheter des bonbons. »

Smadar meurt dans un attentat suicide avec 7 autres personnes dans le quartier Ben Yéhuda Street à Jérusalem.

....« La force de l'explosion l'avait envoyée très loin dans les airs... Peut-être était-elle partie en stop vers le ciel. »

Pour un lecteur fervent de Colum McCann, l'entrée dans le texte est déroutante. Le roman se présente sous forme de paragraphes numérotés de 1 à 500 puis de 500 à 1, la première et la dernière phrase se faisant écho :

.....« Les collines de Jérusalem sont un bain de brume. »

.....« Les collines de Jéricho sont un bain d'obscurité. »

La confusion dans laquelle on se sent emporté dès les premières pages et qui a failli me faire abandonner la lecture tant je me suis sentie déstabilisée est voulue, revendiquée par l'auteur.

.....« Mon désir était de confondre légèrement le lecteur au début afin qu'il puisse laisser la confusion l'entourer et ensuite se concentrer sur l'histoire humaine » (Interview dans Marianne le 20/11/2020 : **La littérature honore le chagrin du monde.**)

Le fil narratif est l'histoire d'une amitié profonde entre Bassam qui a cofondé « Les combattants pour la paix », et Rami qui témoigne de son malheur au cercle des parents d'abord et au fur et à mesure que le temps passe dans le monde entier, devant des pasteurs, imams, rabbins, journalistes, universitaires, artistes, écoliers.

Petit à petit, Smadar et Abir revivent sous nos yeux. Abir en allant à l'école se remémore sa table de multiplication qu'elle connaît par cœur : douze multiplié par huit égale quatre-vingt-seize ; douze multiplié par neuf égale cent huit. Smadar se déguise avec le treillis de son grand-père maternel, général, et s'amuse avec le béret de son grand frère Elik qui fait son service militaire.

APEIROGON est donc cette figure géométrique au nombre infini de côtés où Colum McCann« arpente les lignes de faille du conflit israélo-palestinien, dans un champ de deuil où les grandes migrations ornithologiques épousent l'histoire d'un siècle de guerre »

La fragmentation du texte crée une mosaïque dans laquelle les oiseaux tiennent une large place : « 500 millions de 400 espèces différentes survolent les collines de Beit Jala » et l'auteur d'égrener leurs noms comme dans un poème : « huppées, grives... coucous, étourneaux, martinets... bécasseaux, bergeronnettes, fauvettes à têtes noires, pipits à gorges rousse... C'est la deuxième route migratoire la plus empruntée au monde. »

« Le lecteur, en fait, devient l'un de ces oiseaux. Comme lui, il arrive de France, d'Afrique du sud, d'Irlande, de Suède... nous sommes des migrants. » (Interview dans Marianne)

Or ces vols d'oiseaux ont pour but « d'échapper aux prédateurs, de profiter des courants thermiques, du vent chaud qui soulève leurs ailes et leur permet de planer. » Ils sont un danger pour les pilotes de chasse « qui sont formés aux modèles complexes des migrations afin d'éviter de tomber en virlle dans des zones de peste ».

Autres informations données dans ce roman à fragments : « la fronde est face aux oiseaux un objet que l'on manie avec précision. Certains bergers pouvaient atteindre à 200 pas une cible aussi petite que l'œil d'un chacal... elle devient une arme de guerre... des enfants... huit, neuf, dix ans - étaient enrôlés pour chasser du ciel les oiseaux à coups de fronde... ceux-ci, capturés vivants, mis dans des cages en bois, les yeux crevés, se gavaient de grains... engraisés jusqu'à atteindre deux fois leur taille de vol, ils étaient cuits dans des fours d'argile puis servis avec du pain, des olives, des épices. »

Des associations d'idées traversent ce texte kaléidoscope et nous renvoient l'image de François Mitterrand dégustant son dernier repas d'ortolans, suivi de huit jours de jeûne avant sa mort.

Au passage, des considérations sur la fabrique des armes, les techniques impensables des Israéliens pour disperser les manifestations, les contrôles permanents aux checkpoints dont un ralentit considérablement le transport en ambulance de la petite Abir blessée à la tête et lui est fatal.

Colum McCann évoque la proximité de ce qu'il rencontre au Moyen Orient avec ce qu'il a vécu dans son pays en Irlande pendant la guerre.« Quand je suis allé en Palestine, j'ai cru reconnaître le chagrin ».

Une dernière image me revient de ce roman, évoquant les années 80, lors des opérations au Liban :

.....« Les soldats Israéliens se voyaient demander de poser pour les photos officielles avec leurs camarades de section avant de partir en mission. Une fois qu'ils étaient alignés on leur demandait de se tenir suffisamment loin les uns des autres de manière à ce qu'il y ait un large espace entre eux sur la photo... ils montraient un théâtre d'expressions : la peur, la forfanterie, l'angoisse... l'explication apparaissait quelques mois plus tard : l'espace entre les soldats était requis au cas où la photo apparaîtrait dans les journaux, les morts étant identifiés par un cercle rouge tracé autour du visage. »

Pour terminer ma réflexion sur ce roman qui multiplie les points de vue, ce qui semblait au départ faire obstacle à la compréhension confère à ce texte une grande richesse et m'incite à le recommander vivement.

.....« Rami surpris par sa capacité à aller tellement loin en lui-même qu'il en découvrait de nouvelles façons de dire la même chose, savait qu'il rendait **Smadar continuellement présente**. Quelque chose de tranchant et brûlant s'enfonçait dans sa cage thoracique, le forçait à s'ouvrir encore plus ».

N'ayant ni le talent ni le courage d'écrire sur la mort de ma petite-fille Lola âgée de 17 ans, assassinée au Bataclan le 13 novembre 2015, je sais gré à Colum McCann d'avoir écrit APEIROGON.

Les voix de ces deux personnages en deuil, Bassam et Rami, m'ont permis tout au long de ma lecture de sentir très fort Lola tout près de moi.

Marcelle Cohen

Ronald Cicurel – *Mémoires du Caire. Souvenirs d'enfance d'un grand-père juif d'Égypte* - 2018-éditions Sarina

Sandrine Mehrez Kukurudz, ancienne journaliste (Radio J), dirigeante à New York d'une agence de communication spécialisée dans la promotion de l'excellence française aux USA, auteure (2 romans depuis 2018), a créé en février 2020 « *Rencontre des Auteurs Francophones* » avec l'ambition de promouvoir la littérature française aux USA.

Dans le cadre de son émission bimensuelle, Sandrine Mehrez Kukurudz a reçu le 23 décembre 2020 Ronald Cicurel, auteur de « *Mémoires du Caire – Souvenirs d'enfance d'un grand-père juif d'Égypte* », publié aux éditions Sarina en 2018.

Cet entretien d'une heure, que vous pouvez retrouver sur <https://www.facebook.com/sandrine.mehrez/videos/10158153309444472/>, permet de « faire connaissance » avec Ronald Cicurel, petit-fils de Moreno Cicurel et fils de Salvator Cicurel.

Ronald, né au Caire en 1945, est resté à Lausanne après la mort de son père. Mathématicien, philosophe, universitaire... parmi d'autres activités, il répond au désir de sa fille en rédigeant ses mémoires et souvenirs à l'attention de son petit-fils.

« ... une enfance dans une famille juive égyptienne avant, pendant et après 1956. Le départ du Caire et l'arrivée à Lausanne, le changement radical de vie et l'intégration en Suisse » promet la 4^{ème} de couverture...

J'ai été séduite par le discours sans emphase et bienveillant d'un homme de qualité qui n'a rien à prouver et qui écrit pour son petit-fils.

Je viens de relire les articles d'Emile Gabbaï sur les familles Cicurel, parus en 2017 dans les bulletins 73 et 74. Ces articles et l'entretien de Ronald Cicurel avec Sandrine Mehrez Kukurudz m'ont donné envie de compléter le puzzle de cette histoire familiale égyptienne.

Claude Guetta – décembre 2020



Livres à lire

En cette fin d'année qui a été si anxiogène pour tous quoi d'autre à faire que de trouver une échappatoire dans la lecture. Il faut constater qu'un grand nombre de livres pouvant intéresser nos lecteurs ont été publiés ce dernier semestre. Je commencerai donc par vous indiquer deux livres remarquables sur lesquels je ne m'étendrai pas car dès que nous serons à même de reprendre les Cercles de lecture nous aurons le plaisir d'en recevoir les auteurs.

Comment on a laissé l'Islamisme pénétrer l'école par Jean-Pierre Obin, éditions d'Hermann 2020. L'auteur, inspecteur général de l'Éducation Nationale, a produit en 2004 un rapport sur le danger de l'Islamisme à l'école, rapport dont on n'a pas tenu compte. Ce livre est sorti en cette fin d'année 2020, marquée par une recrudescence des attentats.

La Société des Belles Personnes par Tobie Nathan, éditions Stock, août 2020.

Dans ce livre dont l'action se passe entre l'Égypte gangrenée par des anciens nazis et la France de l'après-guerre. Une épopée historique et romanesque foisonnante, des heures sombres de l'Égypte à la part enfouie de la mémoire française.

Par instants, la vie n'est pas sûre par Robert Bober, éditions P.O.L.

Pour présenter ce livre il suffit de prendre le titre du Monde des livres du 30 novembre : "La possibilité du meilleur ». L'écrivain, complice de Georges Perec et de Pierre Dumayet, célèbre les rencontres amicales qui ont orienté son existence." Encore mieux, écouter en podcast l'émission « Réplique » d'Alain Finkelkraut du dimanche 19 décembre où il recevait dans un très beau dialogue Robert Bober et Georges Kiejman.

Histoire des Juifs. Un voyage en 80 dates de l'Antiquité à nos jours. Sous la direction de Pierre Savy, éditions PUF août 2020.

Des événements marquant l'histoire juive analysés par 80 historiens, philosophes ou diplomates. On parcourt à travers ce livre une histoire débutant sous le règne du pharaon Mérenptah (1207 avant notre ère), à la vie des juifs à New York ou Sarcelles.

André Cohen

Nos lecteurs nous écrivent

Le dernier bulletin (n°83) a suscité un grand intérêt chez nos membres. Voici quelques réponses et témoignages dont nous remercions vivement les auteures et auteur. N'hésitez pas à votre tour à nous faire parvenir vos commentaires suite à nos articles, nous en sommes toujours très heureux.

Bonjour André,

Encore désolée de ne pas vous avoir aidés à mettre sous pli.

J'ai été très touchée que tu parles du Professeur Jacques Mawas, que j'ai connu en 1972, quand je travaillais sur un projet de recherche sur la cornée, à l'INSERM. C'était à la Fondation Rothschild.

Jacques Mawas était un grand monsieur, une éminence, charmant avec la gamine ignorante de 20 ans que j'étais alors.

J'ai bien connu son assistante et grande amie Monique, que je vois toujours près de 50 ans plus tard. Cette dame, goy, de la grande bourgeoisie agricole de l'Oise, m'appelaient tous les ans pour me souhaiter Rosh Hashana. Parfois je n'étais même pas au courant du jour.

Elle l'a beaucoup accompagné dans ses voyages (rencontre avec Golda Meir...) et à la fin de sa vie. J'ai aussi appris que J.Mawas s'était occupé des lunettes de Claude Monet après son opération de la cataracte par le Dr Coutelas (véridique).

Bien amicalement, Rina

Bonjour,

Merci beaucoup pour ce bulletin. J'ai parcouru ses premières pages et j'ai eu un pincement au cœur en lisant le nom « Darb-el-Barabra », car il a rappelé à mon souvenir le salami que ma mère achetait chez un charcutier de ce quartier. Et moi qui pensais que j'inventais !

Je poursuis ma lecture demain.

Bien cordialement,

Fauvette (nom de plume !) van der Schoot

Andrée Farhi est la fille de Maître Félix Benzaken, elle a occupé le poste de vice-présidente pour la France à « The International Council of Jewish Women, qui avait le statut consultatif à l'ONU pour les droits de l'homme, femme et enfants.

Andrée s'est occupée particulièrement du droit des enfants.

La ICJW s'est impliquée dans le monde entier pour les droits de la femme et des enfants. Andrée a participé à beaucoup de leurs congrès où elle a fait entendre la voix de la femme.

Diane Mehrez

André, j'ai lu l'article sur Félix Benzakein. Le fils de Sam s'appelait d'abord Gilbert ! Arrivé en Israël, il s'est fait appeler "Eli Ben Zaken". J'ai bien connu son restaurant "Mamma mia", qui n'était pas dans les environs de Jérusalem, mais bien à Jérusalem (dans la nouvelle ville).

Giancarlo Luxardo (qui nous a transmis l'article du journal Libération sur Eli Ben Zaken)